



LA VIE PROTESTANTE NEUCHÂTEL OISE

Dossier

Mondes souterrains

La vérité, la réalité ne sont souvent pas que «premier degré»...



Vitraux

Balade à travers
le canton (III)



Théâtre

La foi
sur les planches

Entre pourquoi et comment...



Il y a les choses et les êtres. Et, de même qu'il y a la surface des choses, il y a celle des êtres. Cette dernière, c'est la «façade» que nous offrons en vitrine au regard des autres, et parfois/souvent à nous-même. C'est notre identité sociale, c'est notre fonction professionnelle, notre personnage très «premier degré», c'est celui/celle que nous paraissions, que nous nous efforçons la plupart du temps de paraître.

Et puis, en amont, en profondeur de cet être visible, plus ou moins acteur de sa vie «extérieure», par-delà les masques ou «comédies», il y a un autre être, infiniment plus complexe et secret, infiniment plus puissant aussi que le premier. Son existence, sa réalité nous ont été révélées voici en gros un siècle par le père de la psychanalyse, l'imparfait, le contesté mais néanmoins pionnier Sigmund Freud. Sa découverte constitue une prodigieuse révolution. Davantage même, une véritable bombe dans l'histoire de la compréhension de l'humanité. Songez: nous ne sommes pas qui nous croyons être, qui nous espérons, tentons, voulons être! Sous une mince couche de vernis offrant l'illusion, bien éphémère, que nous maîtrisons, possédons, gérons, connaissons qui nous sommes, en support et en toile de fond de ce visage par trop beau et trop simple pour être complet, sous notre écorce, se cache «quelqu'un», qui est certes nous, mais dont nous ne disposons pas. Un quelqu'un qui nous habite, nous régit; un quelqu'un enraciné dans l'enchevêtrement des générations

qui nous ont précédés, et dont le rôle, la charge, la présence aussi indiscutables qu'imposées constituent une part substantielle de notre «donne de départ» personnelle.

Car nous ne portons pas - loin s'en faut - que ce qui nous revient en propre: le «quelqu'un» enfoui dans nos entrailles, nos cellules, nos gènes - notre âme? - nous dit que nous appartenons à une chaîne dont l'«emmaillon-

«Une véritable bombe dans l'histoire de la compréhension de l'humanité. Songez: nous ne sommes pas qui nous croyons être, qui nous espérons, tentons, voulons être!»

nement» a commencé à l'aube des temps humains. Il nous dit aussi qu'il n'est point de hasard, de gestes, de traits, de mots, d'aspirations fortuits, et que nos actes prétendument contrôlés sont souvent de la poudre lancée aux yeux à l'entour pour nous protéger, nous éviter une douloureuse mise à nu.

Nous serions, selon les amateurs d'approximations chiffrées, 10% de conscient et 90% d'inconscient. C'est au cœur de ce dernier élément, qui simultanément nous échappe et nous occupe, dans un «souterrain intérieur» que se tapit notre «quelqu'un». Un être, on le sait, composé d'une kyrielle de courts-circuits divers, de blessures et surtout de peurs! Un être qui crie ses souffrances, ses paniques, ses instabilités, ses besoins de références,

et dont souvent, terrorisés, nous nous évertuons à étouffer la voix.

Heureux, celui qui peut, parce qu'il en a la force, descendre dans le labyrinthe, et entamer un dialogue de paix avec son «quelqu'un». Heureux celui qui, malgré une immanquable et réitérée envie de fuir, saura écouter les messages émanant de ses ténèbres les plus intimes. Cet apprivoisement, dont le prix se paie en «montagnes» de silences consentis, de certitudes arrachées, de prises lâchées, cet apprivoisement, incroyablement lent à se gagner, est peut-être la plus noble œuvre qui nous soit proposée.

Maîtres-mots

«On saura jamais ce qu'on a vraiment dans nos ventres
Caché derrière nos apparences
L'âme d'un brave ou d'un complice ou d'un bourreau?
Ou le pire ou le plus beau?
Serions-nous de ceux qui résistent ou bien les moutons d'un troupeau
S'il fallait plus que des mots?»

Jean-Jacques Goldman,
Né en 17 à Leidenstadt



Enfer et damnation!

Concept sombre et lugubre s'il en est, l'enfer est lié au salut et à la damnation, à l'attitude de l'homme face à la mort et au Jugement dernier. Intimement associées à une vision du monde en trois étages - ciel, terre, monde souterrain des morts et des démons - (lire à ce propos l'article intitulé: *Mythologie d'un monde en trois étages*), ces notions ont connu leurs heures de gloire, mais ont fini par tomber en poussière suite aux progrès de la science et aux nombreuses mutations apparues dès la fin du Moyen Age.

La notion chrétienne de l'enfer et du monde des morts est influencée par la conception du monde judéo-chrétienne - pour les récits d'apocalypses surtout - et grecque. Le christianisme primitif, encouragé par les multiples allusions à l'imminence du Royaume a vécu dans l'attente du prochain retour en gloire et du Jugement dernier. Une telle espérance était partagée par les judéo-chrétiens, grands lecteurs de ces apocalypses dont le texte attribué à Jean n'est que le plus célèbre.

Christ, vainqueur de l'Enfer

Le Dieu fait homme va chercher l'humanité au lieu de sa plus grande séparation. Si «Dieu a délivré Jésus des affres de la mort» (Actes 2, 24), c'est d'abord en l'y plongeant, mais sans jamais l'abandonner. Le Christ brise les portes infernales, annonce à tous les morts la délivrance (I Pierre 3, 19), contraint le diable à rendre ses prisonniers (Hébreux 2, 14; Apocalypse 1, 18 et 20, 13; Matthieu 27, 52). Etant «descendu dans les régions inférieures de la terre», il peut enfin «remplir toutes choses» de sa lumière. Ouvertement, au retour glorieux du Christ, Dieu sera «tout en tous».

Pleurs et grincements de dents

Au deuxième siècle, l'Apocalypse de Pierre est le premier ouvrage chrétien apocryphe qui décrit les punitions et les tortures des pécheurs dans l'enfer: ceux-ci sont dévorés par des oiseaux, ou suspendus par la langue à des flammes, ou encore attachés à des roues de fer tournoyantes. Deux siècles plus tard, l'Apocalypse de Paul reprend et développe ces motifs. Le texte évoque d'énormes vers à deux têtes, qui rongent les entrailles des condamnés, des roues brûlantes qui font mille tours par jour, des rasoirs chauffés à blanc, un gouffre pestilentiel dans lequel pourrissent ceux qui n'ont pas reçu le baptême. Parmi les damnés figurent des évêques, des prêtres, des diacres et des hérétiques. Une extrême importance est accordée aux anges gardiens: Michel est le guide des âmes vers le Ciel. Son rival est le Tartare, qui les conduit en

Enfer. L'Apocalypse de Paul fut traduite dans toutes les langues de l'Europe, et pendant un millier d'années, sa version latine jouit d'une immense notoriété dans les milieux populaires. Cet écrit a profondément marqué la littérature et l'art du Moyen Age latin, et Dante s'en est inspiré dans *La Divine Comédie*.

C'est long d'attendre...

Le retour tant attendu ne se produisant pas, l'«attente lointaine», à partir du Ve siècle, s'imposa peu à peu. L'Eglise terrestre est alors comprise comme la réalisation progressive de la «Cité de Dieu». L'«âme séparée» voyant son sort fixé une fois pour toutes à l'instant de la mort, la perspective du Jugement dernier devient de plus en plus abstraite. La notion de purgatoire, seule innovation importante du Moyen Age en ce domaine, rend le jugement plus acceptable, car la probabilité de la damnation devient moins grande et le recours à la prière pour les morts moins inutile. Les *Suppléments à la Somme théologique* de Thomas d'Aquin et *La Divine Comédie* de Dante précisent et enrichissent cette vision du monde, notamment à travers leurs descriptions de l'enfer après la consommation des temps.

«En enfer, les pécheurs étaient prétendument dévorés par des oiseaux, ou suspendus par la langue à des flammes, ou encore attachés à des roues de fer tournoyantes»

Déclin de l'enfer

A partir de la fin du Moyen Age, obnubilée par l'au-delà



Photos: P. Bohrer



et le sort de l'«âme séparée», l'Eglise médiévale s'est laissée surprendre par l'aspiration progressive à une société plus juste et plus fraternelle, et à des rêves de paradis terrestre soustraits à la pauvreté, à la maladie et à la mort. D'autre part, le purgatoire, introduit pour remédier à ce qu'une excessive terreur de l'enfer pouvait avoir de paralysant, conféra à l'Eglise un pouvoir si grand (le «pouvoir des clés») qu'elle ne parvint pas à le maîtriser,

à suivre. Ainsi, après avoir pratiquement absorbé l'enfer et connu l'apogée de sa popularité vers le milieu du XIXe siècle, le purgatoire s'est effondré en quelques décennies. En Europe occidentale, au XIXe siècle, c'est la pensée républicaine socialiste qui a réclamé, avec Hugo, la «fin de Satan».

Corinne Baumann ■

Mythologie d'un monde en trois étages

Le monde biblique suppose l'image d'un monde en trois étages. Cette représentation n'est pas originale: on la retrouve dans beaucoup de sociétés. En haut, inaccessible aux vivants - du moins dans la règle - se situe le monde de Dieu ou des dieux. Sur la terre des vivants se trouvent les hommes. Lorsque ceux-ci arrivent à la fin de leur vie, ils sont mis en terre. Le monde des morts est un monde souterrain qui, théoriquement, est inatteignable pour les vivants, sinon au terme d'un long voyage. Et c'est un monde dont on ne revient pas.

Ceci admis, il faut constater que cette mythologie à trois étages n'intéresse pas, en tant que telle, les hommes de la Bible ou si peu. Dans ce qui suit, je m'attacherai essentiellement à quelques points d'Ancien Testament.

Bien sûr, l'homme de l'Ancien Testament est désarçonné par la mort. Nous allons donc y trouver quelques descriptions du Sheôl (le lieu des morts) et de ses habitants. Mais le Dieu d'Israël n'intervient qu'exceptionnellement dans les mondes souterrains et semble se désintéresser de ceux qui y séjournent. Car c'est à la surface qu'a lieu la rencontre avec le Dieu d'Israël, ce n'est pas dans les mondes souterrains. C'est l'histoire de Dieu avec les hommes et avec son peuple qui est au cœur de la Bible hébraïque. Que l'on pense aux promesses faites aux patriarches, aux événements de l'Exode, au don de la terre promise. Que l'on songe à tout le message prophétique qui invite à lire les intentions de Dieu dans les épisodes qui traversent l'histoire d'Israël et de ses voisins. Et même

si Dieu est «au ciel» et l'homme sur la terre, même si l'homme élève son regard vers Dieu, c'est dans des lieux et des temps précis que la vie de la foi est vécue. La perspective changera, évidemment, à la fin des temps bibliques, lorsque les apocalypses opposeront «ce monde-ci» au «monde - à venir», et où l'on opposera parfois le monde d'en haut et le monde d'en bas.

Il est extrêmement probable que l'Ancien Testament a connu un culte des morts sous la forme d'un animisme. Mais les incantations des morts sont condamnées aussi bien par les textes prophétiques que législatifs (par ex. Dt 18, 9 et s.).

Sheôl, le monde des morts

Il s'agit d'un nom propre féminin, attesté très souvent dans les Psaumes, chez Job, dans les Proverbes et chez Esaïe. L'origine du mot n'est pas claire. Sheôl est-il le lieu qui «réclame» le défunt, le «lieu profond» ou encore la terre «déserte»? Sheôl est une zone profonde caracté-



sée par sa vacuité. Le terme et le concept correspondent à l'Hades des Grecs.

De nombreux mots sont presque synonymes de Sheôl: la tombe, la citerne, l'abîme, le gouffre. Le Psaume 88, 7s en offre un bon compendium!

Les défunts descendent donc au Sheôl, lieu souterrain, lieu d'en bas. Le mort qui descend dans sa tombe se trouve à la fois dans son sépulcre et dans une sorte de tombe géante.

Le Sheôl est le rendez-vous de tous les vivants (Jb 30, 23), tous y partagent le même sort (Jb 3, 19). Certains textes présentent cependant des différenciations.

Mais ce qui doit être souligné, c'est ceci: Sheôl n'est pas l'enfer où les damnés sont suppliciés. Ce n'est pas un lieu de souffrance et de châtement. Ce n'est que dans les deux siècles qui précèdent la destruction du Temple (70 après Jésus-Christ), que les Juifs ont infléchi cette croyance vers la géhenne, lieu de damnation où seules doivent aller les âmes maudites.

Le Sheôl est parfois décrit comme une ville où les hommes sont prisonniers sans espoir de retour. Le monde des morts est caractérisé par l'obscurité et la poussière. Le sort des défunts dans cette région privée de lumière et d'eau est pitoyable, désagréable, mais pas infernal. Ce qui caractérise le séjour des morts, c'est une sous-existence dans un monde vide. C'est une terre de silence et d'oubli. C'est un lieu sans échange véritable. Dans une belle onomatopée, Esaïe désigne les défunts comme des êtres qui ne parlent pas, mais qui sifflotent et murmurent (en hébreu, ils font «tesaftéf»). Ce qu'il y a de plus grave dans ce ghetto, c'est l'absence de relation entre les morts et le monde de Dieu. Et il n'est pas rare que la prière du psalmiste s'insurge pour demander à Dieu d'intervenir avant qu'il ne soit trop tard, dans le Sheôl.

Le Sheôl, un lieu où il est trop tard pour l'homme et pour Dieu?

La suprématie du Dieu d'Israël sur la puissance de la mort n'est cependant pas mise en doute, même si Dieu laisse subsister une zone de poussière et de ténèbres. L'Ancien Testament ne cesse d'affirmer que Dieu fait mourir et qu'il fait vivre. A la fin de la période biblique apparaîtra la foi en la résurrection des morts, pour affirmer que le dernier mot prononcé sur l'existence des hommes est et demeure celui de Dieu.

Cette conviction répercutée également dans le Nouveau Testament n'est pas une fuite du deuxième étage vers le troisième étage! Le lieu de la foi reste la vie croyante. En annonçant la proximité du règne de Dieu, Jésus annonce la proximité de Dieu et la joie qu'elle suscite dans ce monde. Et si Paul affirme bec et oncle l'importance de la résurrection des morts, c'est pour ouvrir l'existence du croyant vers l'avenir, mais cette existence reste et demeure une existence de combat sur terre. Quant à l'Evangile de Jean, on le sait, il utilise la catégorie de l'Envoyé qui vient d'en haut, mais c'est bien pour que le croyant ait maintenant la vie éternelle, la mort perdant sa signification ultime et décisive d'ombre et de mort.

Photos: L. Borel

Eric Dubuis ■



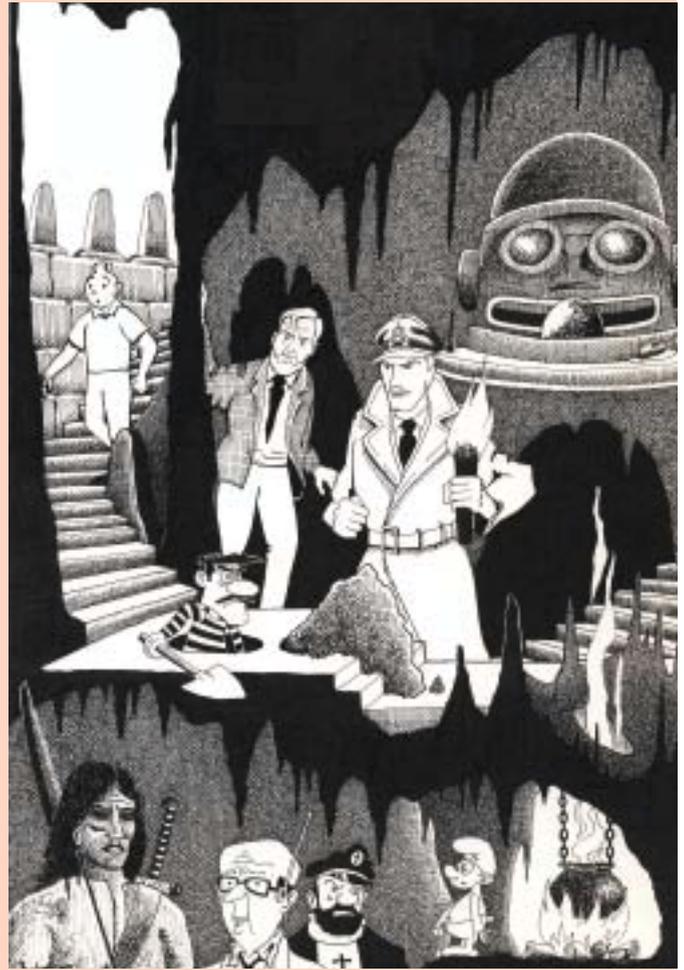
Tintin, Mortimer et les autres

Les mondes imaginaires ou engloutis sont abondamment décrits dans la bande dessinée. Les raisons de cet engouement avec l'aide de Pascal Ducommun, ancien libraire, passionné de BD et auteur lui-même.

Ces mondes souterrains ne cessent d'exercer une fascination sur les auteurs et les lecteurs de BD: ils leur permettent d'imaginer des mondes fantastiques, de faire monter le suspense, d'entretenir le mystère, et peut-être d'exorciser une angoisse d'enfermement, de situation bouchée dont il faut sortir. Les auteurs peuvent jouer à l'infini sur les effets de lumières et d'ombre, la claustrophobie, la peur de l'inconnu et le sentiment d'oppression. La plongée dans le souterrain mène toujours à autre chose. Au fond du couloir et selon le scénario, on trouve soit une ville, une civilisation engloutie, des prisonniers, des extraterrestres, des sectes ou des usines secrètes.

Les auteurs s'inspirent principalement des mines, des catacombes et des grottes; on peut noter des influences de Piranèse et d'Eschert, de Jules Verne, d'ouvrages scientifiques ou militaires (ligne Maginot, Penne-münde). Ils puisent aussi dans les récits de machines à remonter le temps et la science-fiction. Les accès à ces mondes engloutis ne sont pas innocents, ils contribuent à attiser le sentiment de curiosité et de mystère. On y entre par des endroits secrets ou étranges: caves de château, cimetières, égouts, volcans, chutes d'eau, tonneau vide, coffre, pyramide ou église. Parmi les personnages confrontés à ces mondes de la nuit: Tintin, Blake et Mortimer, Alix, Lefranc, les plus classiques de l'âge d'or de la BD d'aventures. Mais aussi Thorgal, Gil Jourdan, les «Petits hommes», Fantasio et d'autres, sans oublier des auteurs comme Bilal ou Schuiten, dont la vaste imagination a fait rêver de multiples lecteurs.

Corinne Baumann ■



En hommage à quelques auteurs qui ont plongé dans les mondes souterrains (dessin de Pascal Ducommun).

Un **complot** souterrain contre la vérité?

Les Eglises n'ont pas toujours été des modèles de transparence. Pour protéger les âmes sensibles, les prélats ne craignaient pas de mettre certains textes à l'index. Une réalité aujourd'hui dépassée, mais qui continue de faire fantasmer.

Le soupçon persiste: l'Eglise nous cache la vérité. Dans ses caves, elle détiendrait des documents, des indices, des preuves qui feraient basculer toute sa doctrine. Certains imaginent une vaste conspiration du Vatican contre une vérité qui nous prouverait enfin que tout ce que l'on a cru ou fait croire, est faux. Avec ce genre de spéculation, la presse fait ses gros titres. Les succès d'édition se multiplient. Régulièrement, on promet de nous révéler le fin mot de l'histoire.

Jésus, objet de tous les fantasmes

«Jésus marche bien», remarque ironiquement Jean

Zumstein, professeur de Nouveau Testament à l'Université de Zurich. La personne du fondateur de la première religion mondiale suscite les plus grands fantasmes. Depuis des siècles, les chercheurs se penchent sur le destin de ce Juif du premier siècle. Le drame, c'est qu'en dehors du témoignage biblique, les indices qui subsistent du personnage sont peu nombreux. «Même si on sait assez bien qui il était, explique Jean Zumstein. Il faisait partie du mouvement de Jean le baptiste, puis il a rompu avec son maître. Ses options et son destin sont ensuite bien connus.»

En fait, depuis la période des Lumières, la recherche



historique sur Jésus et son époque bat son plein. Les théologiens, spécialistes du Nouveau Testament, mettent depuis longtemps le témoignage biblique à l'épreuve de la vérité historique. Après les débats suscités tout au long du XXe siècle, par exemple au sujet de Jésus, il n'y plus guère de tabou quant à ce qui pourrait être montré.

Aujourd'hui, tout est publié ou en passe de l'être

C'est qu'il n'y a probablement plus de révélations bouleversantes à attendre. Les caves du Vatican, comme les arrière-salles des facultés, ne recèlent plus de documents qui pourraient modifier la compréhension que l'on se fait de l'époque du Christ. Les textes apocryphes et les manuscrits découverts à Qumran ont presque tous été publiés (*Ecrits apocryphes chrétiens*, La Pléiade; *La Bible, écrits intertestamentaires*, La Pléiade). Les retards enregistrés dans ces publications ne dépendent pas d'un complot ecclésiastique, mais bien plus du rythme très lent dont le travail scientifique est coutumier.

Pour Willy Rordorf, professeur émérite d'histoire ancienne de l'Eglise et habitué de la bibliothèque vaticane, les seuls documents qui ne sont pas disponibles sont des archives bien plus récentes: «*Comme n'importe quelle institution, l'Eglise catholique protège l'accès à son passé, par exemple, à tout ce qui concerne les procès d'inquisition. Mais qu'il y ait des documents explosifs au sujet de Jésus ou des origines du christianisme, je ne le crois pas.*» Du côté des exégètes, Jean Zumstein confirme: «*On peut toujours découvrir de nouveaux documents qui enrichissent nos connaissances de cette époque, mais je ne crois pas à des découvertes qui modifieraient substantiellement ce que l'on connaît de Jésus.*»

Des ouvrages fantaisistes

Les ouvrages sulfureux, et les articles de journaux qui



Photo: CIRIC

en dépendent, ne résistent donc pas longtemps à une analyse rigoureuse. Très vite, on s'aperçoit que la solidité scientifique de ces spéculations audacieuses ne tient pas. Il s'agit bien souvent de textes romancés, largement inspirés par une science-fiction historique à défaut d'être futuriste. Une littérature passionnante, mais qui en reste au pur divertissement.

Cédric Némitz ■

Attention au sensationnel

«*On nous cache tout, on nous dit rien...*» Théologien et enseignant de religion-philosophie au gymnase français de Bienne, Pierre Paroz doute fort que les paroles de la chanson puissent être appliquées au christianisme. Rencontre.

Vie protestante: Faut-il prendre les livres et articles qui nous promettent des révélations au sérieux?

Pierre Paroz: *Impossible de répondre en général. Il faut voir de cas en cas. Toutefois, une promesse de révélations suscitera en moi une méfiance proportionnelle à l'intensité du caractère «sensationnel» de ladite promesse.*

VP: Est-il concevable qu'une découverte nouvelle puisse mettre la foi chrétienne en cause?

P. P.: *Oui! Encore que la probabilité soit faible. Il ne faut pas s'énervier au premier articulet venu, surtout dans le milieu universitaire, où chaque tâcheron d'assistant rêve de se faire un nom par de tonitruantes découvertes. Si, comme nous le croyons, la révélation chré-*

tienne n'est pas purement mythique mais a touché l'histoire (cf. Jean 1, 14), le surgissement d'un document historique nouveau ou un nouveau regard sur un document existant sont toujours susceptibles de bouleverser la donne.

VP: Les Eglises ont-elles encore le pouvoir de cacher certaines révélations explosives? Y a-t-il encore des tabous dans la recherche théologique?

P. P.: *A 95 %, je dirais non. Mais il reste toujours 5 %, qui concernent justement les fameuses caves du Vatican. Le Saint Siège n'a pas encore fondamentalement renoncé à la pratique du secret (cf. l'affaire du meurtre d'un officier de la Garde Suisse), et reste prêt à empêcher la diffusion d'idées contraires à la doctrine de l'institution. En ce sens, les théologiens catholiques ne sont pas totalement libres. Voilà pourquoi on ne peut abandonner toute trace de soupçon.*

Propos recueillis par Cédric Némitz ■



Quand le diable avait bon dos...

Le souterrain, c'est l'inconnu. Et l'inconnu fait peur. Au XVIIe siècle, ce qui faisait peur était qualifié de «sorcellerie». Un peu partout en Europe, y compris dans nos régions de Suisse romande, des bûchers vont alors être allumés pour brûler ceux et celles que Satan, tout droit remonté des Enfers, était soi-disant parvenu à posséder. Comment cela a-t-il été possible? Coup d'œil sur un passé pas si lointain...

«Démons, Démons, ils sont partout... Je tiens que les sorciers pourraient dresser une armée égale à celle de Xerxès, qui était néanmoins de 180'000 hommes. Car si sous Charles IX ils étaient en France 300'000, à combien estimons-nous le nombre qui se pourrait rencontrer dans les autres pays?... Je désirerais qu'ils fussent tous mis en un seul corps, pour les faire brûler tous à la même fois en un seul feu!» Tout est là, dans ces paroles de Bossuet, lancées à la cour de France sous le règne de Louis XIV: la terreur que le sorcier (et la sorcière!) inspire à tous les hommes du XVIIe siècle, comme notre



Cachot du Château de Valangin

incompréhension d'hommes et de femmes modernes face à une telle panique qui court alors jusqu'au cœur des élites intellectuelles du temps. Comment expliquer en effet qu'à l'époque de grands philosophes comme Descartes (l'inventeur de l'esprit cartésien qui, lui aussi, croyait aux sorcières), toute une société se soit laissée aller à une telle psychose et à de telles exactions empreintes d'aveuglement à l'encontre de ceux que l'on qualifia alors comme les «suppôts de Satan»?

Un scénario qui se répète

De l'Artois aux Flandres, du Sud de l'Allemagne au Piémont, ce ne sont en effet que bûchers qui s'allument entre 1580 et 1640 pour faire disparaître celles et ceux qui paraissent

alors suspects aux yeux des foules et des magistrats: c'est ce que l'on appellera la «Grande Chasse» du XVIIe siècle (par opposition à celle du Moyen Age, cf. encadré), ce «siècle gris» que Virgile Rossel a si bien décrit. Souvent seule, la sorcière - car la femme est alors plus suspecte que l'homme -, une fois incarcérée et fréquemment torturée, avoue toujours, en rapportant, comme une litanie, le même récit, empreint d'étrangeté: placée dans une situation délicate, tant financière que familiale, elle a vu un beau matin un personnage inconnu entrer dans son jardin et qui portait le nom de Benjamin ou de Jacob. Celui-ci lui a alors avoué qu'il était le Diable en personne et qu'il avait une solution à ses angoisses. Habillé de vert, la face noirâtre, les pieds crochus, le visiteur se fait alors le plus souvent rabrouer par la future sorcière mais revient, discrètement, quelques jours plus tard, après avoir hanté les nuits de sa victime. C'est alors qu'a lieu le pacte: contre ce que la sorcière demande au Diable (souvent des choses toutes simples, à manger ou de l'argent), celui-ci exige de sa nouvelle recrue qu'elle se donne à lui, tant en esprit que corporellement. Après ce sceau charnel, Belzébuth entraîne sa convertie au sabbat, où, au milieu des elfes et de toute la cohorte satanique, elle est officiellement intronisée membre de la secte diabolique par une débauche orgiaque. Marquée du signe de la Bête sur un emplacement de son corps que personne ne peut voir, la sorcière est désormais une envoyée du diable vouée au mal, et destinée à faire périr les vaches du troupeau du village ou le fils d'une voisine. Qu'elle soit

«Les Clavicules de Salomon»: propriété de la BPU





alors consentante ou réticente à ce moment de sa carrière diabolique n'a plus d'importance: la nouvelle servante du Malin appartient désormais tout entière à son maître, corps et âme, et son seul espoir, c'est le bûcher.

De la folie!

Comment comprendre un tel délire? A cette question, les chercheurs ont trouvé de nombreuses réponses possibles, et sans doute sont-elles toutes correctes. Mais parmi ces explications (culturelles, juridiques voire sociales), il y en a une qui semble s'imposer. Au centre de chaque procès et de bien des témoignages, il y a en effet toujours un drame personnel: un mari qui

perd sa femme, un jeune homme qui décède étrangement ou un enfant mort-né, bref des événements terribles (et parfois bien plus banals, comme la perte d'une vache) et auxquels personne ne parvient à donner sens. La thèse du complot satanique est alors une excellente solution, relayée qu'elle est par les fantasmes d'une élite

nourrie de récits sataniques depuis le Moyen Age. Il faudra l'éducation des masses, par une élite ayant recouvré la raison, pour que les sorcières disparaissent de nos esprits... Pour toujours? A voir...

Pierre-Olivier Léchoy ■

A notre porte...

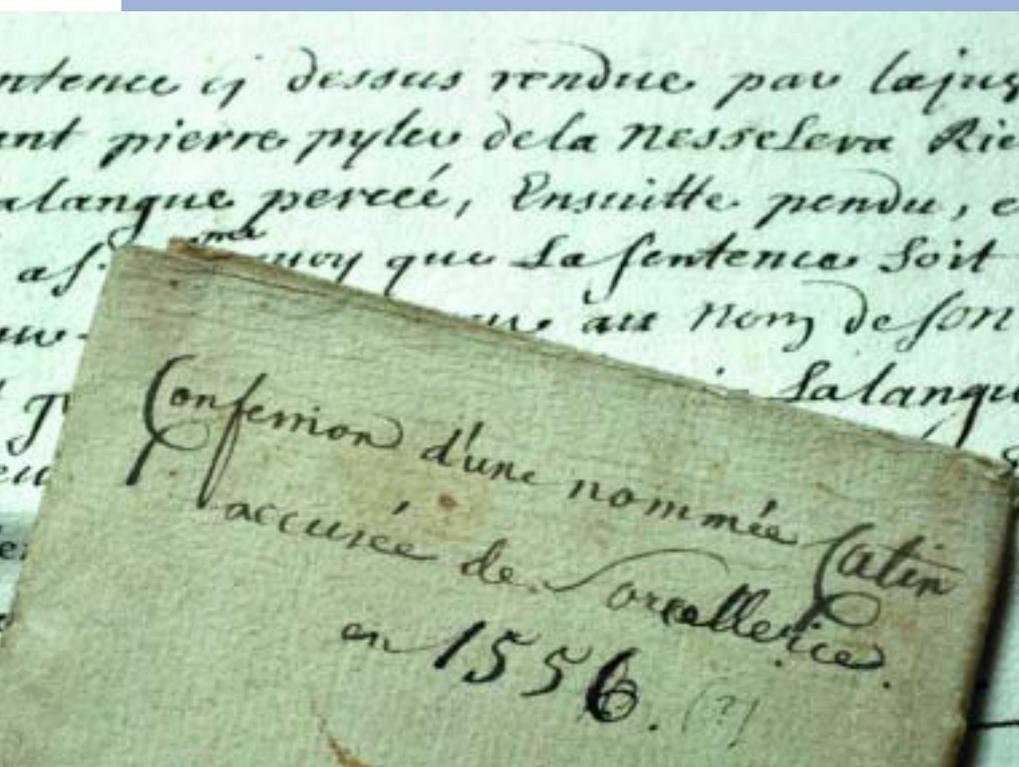
Notre région se situe au centre des premières affaires de sorcellerie, au XVI^e siècle. En effet, Neuchâtel connaît deux vagues de procès: a) dans les années 1430; b) dans les années 1480-1490. Ainsi, en 1430, deux hommes sont condamnés pour

provoqué la grêle! Une cinquantaine d'années plus tard, quatre hommes se trouvent en prise avec l'Inquisition pour sorcellerie: Rolet Croschet, Jehanneret Regnal, Etienne Croschard et Rolin Bourguignon. Et en 1491, c'est au tour de

Perrenet Giroul d'être soupçonné de sorcellerie. Lorsque l'on consulte les documents conservés de ces procès, on remarque que des éléments sont récurrents: pacte avec le diable, transformation en animal, vol dans les airs, fabrication de potions, infanticide, orgies, etc. Mais qui étaient ces supposés serviteurs de Satan? Etaient-ils vraiment des sorciers avec balais, char noir et potions magiques? On sait aujourd'hui, après de nombreuses recherches historiques, qu'il n'en est rien. Il fallait peu pour se faire soupçonner de sorcellerie, et lorsque la machine infernale de l'Inquisition était lancée, il était difficile de s'en sortir. En outre, il est important ici de préciser deux choses. 1) On considérait que quelqu'un qui avouait sous la torture disait la vérité (les aveux étaient considérés comme des preuves). 2) Il semble que les inquisiteurs étaient vraiment convaincus de la réelle existence de sorciers, ce qui explique leur acharnement à les éliminer.

Et les femmes? De nos jours, les contes d'enfants sont davantage peuplés de sorcières que de sorciers. Or, au début, c'était une majorité d'hommes qui étaient accusés. Ce n'est qu'au XVII^e siècle que le phénomène s'est féminisé.

Isabelle Erard ■



Liasses de procès de sorcellerie (Archives du Musée de l'Hôtel de Ville du Landeron). Photo: P. Bohrer

sorcellerie et finissent sur le bûcher: Hanchemand le Mazelier et Jaquet Duplan. Ce dernier est accusé d'avoir rendu hommage au diable, d'avoir mangé de la chair humaine, dont celle de ses propres enfants, et d'avoir



«Mon souterrain à moi!»

Quand tout va bien, ou à tout le moins semble bien aller, pas de raison de s'interroger. Et ce, même si, dans le fond de nous-mêmes, certaines choses «bouillonnent». Dont nous n'avons pas conscience. Surgit parfois une crise, certes douloureuse, mais qui peut, à la longue s'avérer salutaire. Le couvercle vissé sur l'illusion que «tout va bien» saute, et révèle un «moi» profond bien plus complexe que la surface ne le laissait imaginer. Récit vécu.

20 ans, une rencontre: un homme ivre au pied d'un arbre. Moi, le cœur sur la main, je me suis dit: «*Ne le laisse pas se détruire.*» Une aventure et paf: une grossesse. Un mariage en hâte, de la tendresse, mais pas d'amour: «*Ça viendra!*», me disais-je.

25 ans et déjà trois enfants. Le père est peu présent et préfère toujours ses copains, son bistrot. Puis nous avons déménagé dans la maison de ses parents. Alors commence, ou continue, un parcours difficile. Notre vie de «famille» s'est transformée en une vie en communauté, régie presque entièrement par ses parents. Intrusions, décisions, critiques, le tout en parallèle avec la non-présence du fils-père-époux. Il ne se sent nullement concerné par l'éducation des enfants et ses sorties restent toujours exagérées. Financièrement, je continue de travailler à 50%; j'assure le ménage et bien plus. Lui se met au chaud pour ses sorties et voyages en moto avec ses copains.

Nous n'avons jamais eu de communication dans le couple et les choses vont en s'aggravant. Lui boit toujours autant à l'extérieur, rentre toujours plus tard aux fermetures et passe son week-end à récupérer.

Arrive le temps où je passe enfin à l'action après des années de réflexion. Je lui annonce mon départ avec les enfants. Mais mon fils ne veut pas venir avec moi; il désire rester dans la maison familiale. Je prends un appartement avec mes deux filles. Le long chemin avec les avocats commence. Autant j'ai eu de l'énergie à partir et à m'installer, autant la solitude s'écrase sur moi. Je commence à dégringoler. Je perds dix kilos et, tristement, je me mets à boire occasionnellement pour oublier.

Un été laisse passer une éventuelle réconciliation. Mais je suis toujours sur la pente descendante du souterrain et je n'ai plus la force d'entamer un déménagement. Je travaille toujours à ce moment-là et j'assume le reste. Les soucis d'argent commencent alors, et le début de l'endettement.

Bref, je suis en train d'arriver au fond. Tentative de suicide, puis internement en milieu psychiatrique durant quatre mois. Pendant ce temps, la procédure avance et le divorce est en vue. Et le conjoint décide de récupérer mes filles dont j'avais la garde. Mais je n'ai plus aucune force pour me battre, ma dépression aidant la situation en ce sens. Les enfants sont déchirés, mais me voient en piteux état. Et au jugement, j'accepte tout, trop lasse pour me battre.

Dur, mais...

Il y a du bon dans l'affaire. Ce père qui «ignorait» ses enfants a dû se mettre à s'en occuper. Ses parents sont

à l'arrière, mais, cette fois, ils le laissent s'en occuper. Une communication est née entre le père et les enfants. Il a appris à les connaître, et vice versa. La vie a dû s'organiser entre eux, avec la répartition des tâches, etc. Car ce ne sont plus des petits enfants.

Quant à moi, je remonte et je redescends. La séparation d'avec les enfants est plus que douloureuse: c'est une «amputation». Je cherche une raison de vivre; je regarde en avant. Je reprends le travail. Et toujours cette douleur. Je vois peu mes enfants. Ils viennent rarement; c'est moi qui me déplace. Ils ont besoin de me voir «bien» pour reprendre confiance. Malgré ces trop rares contacts, le mieux arrive pour eux. Les adolescents ont leur vie, leurs sorties. En plus, j'habite maintenant dans un village; pour eux, il n'y a pas grand-chose à y faire. C'est dur de regarder devant et non derrière. Je suis tou-

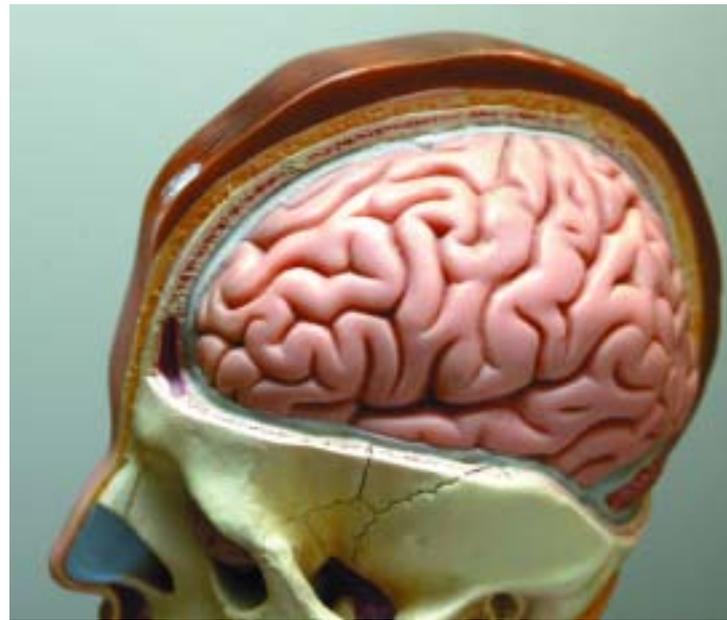


Photo: P. Bohrer

Toute notre histoire est inscrite là-dedans...

jours suivie médicalement. Mes «hauts» et mes «bas» perturbent mes collègues. Voici que je viens de reperdre mon emploi. C'est un nouveau coup dur. Mais j'espère en l'avenir et ma foi me tient debout. Je suis dans la lutte pour me reconstruire. J'y crois très fort et je me bats corps et âme. Je le sais, ce chemin sinueux débouchera sur quelque chose. Mes pas sont guidés malgré tout et j'espère le jour après la nuit.

Mary-Line Simon (pseudonyme) ■



La cité ensevelie

Grattez, grattez la surface, et vous découvrirez peut-être une réalité étonnante: la générosité, l'abondance occultées par le masque de l'insipide, une chair onctueuse sous l'écorce d'une fruit... Grattez, pour percer les mystères, pour ne pas vous contenter d'apparences, de superficiel. Grattez, et qui sait?... Sous la terre, à l'autre extrémité de notre planète, se cache bien... une ville!



cieuse, opération à retentissement qui provoqua bientôt une véritable ruée sur ce coin perdu, transformé d'un seul coup en fac-similé du Far West. Aujourd'hui, les choses ont relativement peu évolué dans ce que les Aborigènes ont baptisé *Kupa Piti*, à traduire par *Le terrier de l'homme blanc*. Y cohabitent en gros 4000 individus - en immense majorité des hommes - représentant plus d'une quarantaine de nationalités. Beaucoup d'entre eux sont d'origine européenne. Tous sont des aventuriers dotés d'une âme de parieur, des joueurs exaltés, presque hallucinés à l'idée d'un trésor à portée de pioche - on estime à moins de 5% des réserves les opales mises actuellement au jour. Mais la richesse est capricieuse: si la concession, grande d'environ 50 mètres carrés, se vend l'équivalent

Oui, une ville, probablement unique en son genre. Une ville égarée quelque part au bout du monde, en plein Outback, le désert australien. Un trou - ce n'est en l'occurrence pas qu'une métaphore! - paumé à près de 850 kilomètres d'Adélaïde et à 730 autres kilomètres d'Ayers Rock. Ici, il pleut moins de deux centimètres d'eau par an, et le thermomètre tutoie tantôt les... 50 degrés! La chaleur, affirment certains, fait éclater des cailloux. Exagération, dramatisation? Allez savoir si les légendes, à l'instar des entrées de grottes et autres dehors - on ne quitte pas les mondes souterrains... - ne dissimulent pas quelques vérités; la frontière qui sépare la fabulation de l'exactitude est parfois si ténue. Reste, et cela n'a rien de virtuel, que sous le dénuement de ce paysage aride, aux allures lunaires, se blottit bel et bien, à l'abri des regards et des rigueurs du climat, une ville! Cette cité insolite, en grande partie enfouie, a nom Coober Pedy. Elle doit de ne pas être ignorée des cartographes au fait que 80% des opales commercialisées sur les cinq continents proviennent de son sous-sol. Oui, Coober Pedy - qui, pour l'anecdote, sert de cadre au tournage de trois films à succès: *Mad Max 3*, *Priscilla, folle du désert* et, dernier en date, *Planète rouge* -, Coober Pedy est une ville minière.

«Coober Pedy, le «paradis» des mouches et de la dynamite. Ici, pas une plante ni même un seul brin d'herbe ne se risquent à pousser»

de quarante francs suisses, la découverte d'un filon tient d'une loterie où les gagnants se comptent sur les doigts d'une main.

Coober Pedy, vestige d'un autre monde, d'un temps que l'on croyait révolu. Coober Pedy, perforée de plus de... 250'000 puits de mine, dont la plupart ne sont pas répertoriés - d'où les dangers d'accidents que cela implique. Coober Pedy, le «paradis» des mouches et de la dynamite. Ici, pas une plante ni même un seul brin d'herbe ne

se risquent à pousser. Les «jardins» voient s'entasser des carcasses de véhicules à l'abandon et des débris de matériel de forage. Pour échapper à la canicule et à l'emprise agressive de la poussière, l'homme vit enterré. Les entrailles des collines alentour sont devenues son refuge: il y a aménagé, outre des logements

parfois luxueux, des boutiques, des hôtels et même des églises. Le tout creusé dans la roche. Si dehors, le soleil frise l'insupportable, la température au sein de cet univers pierreux, d'un jaune paisible, est par contraste infiniment agréable. Le quotidien, certes assez «primaire», s'y déroule de manière relativement harmonieuse - les rêves partagés, cela soude... Et malgré les fréquents espoirs déçus, les déboires, la rudesse de l'environnement, rares sont les traqueurs de fortune, devenus troglodytes, à plier bagage.

Des airs de fin du monde

C'est en 1915 que l'on y a extrait la première pierre pré-

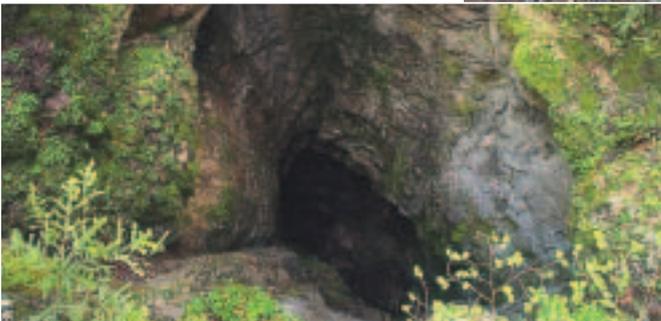
Laurent Borel ■



Du bonheur de «descendre»

Le monde souterrain, de façon «terre à terre», ce sont les entrailles de notre planète. Que d'aucuns ont la passion d'aller visiter. Marie-Hélène Oppliger est de ces férus de spéléologie, qui vivent de tout leur être leurs voyages répétés au cœur de notre «matière première». Elle nous convie sur ses traces. Suivez le guide!

Equipée de la tête aux pieds, je m'approche du gouffre. Il se présente comme un trou béant duquel un air humide parvient à mes narines et rafraîchit mes joues. Je me prépare à descendre. Je fixe la corde



Photos: Julien Oppliger

dans le descendeur et me laisse glisser. Plus je descends, plus une sensation de liberté m'envahit. Je ne distingue que vaguement les parois de la caverne; je suis là, seule, confrontée à moi-même. Sous mes pieds, l'obscurité est totale, d'un noir si pur que rien, pas même la lumière de mon casque, ne peut le sonder. Je perçois au loin un son mélodieux et enchanteur, probablement des gouttes d'eau. Enfin, après une trentaine de mètres, j'aperçois le sol jonché de roches. Une fois à terre, le faisceau de ma lampe me permet d'apercevoir les alentours. Les émotions se

bousculent... Ce qui s'offre à moi est irréel, féérique. Je reste là, immobile, m'imprégnant de cette beauté, de ce silence. Un certain temps s'écoule avant que je reprenne le sens de la réalité. Je parcours quelques mètres. Je suis sereine, le monde extérieur n'est plus qu'une chimère. A chacun de mes déplacements, les concrétions scintillent de mille éclats. Tout à coup, cette scène divine cesse: je me trouve face à un couloir bas. Je tente de le passer en rampant; le plafond frotte mon dos et le sol mon ventre. C'est étroit, je souffre! Au loin, j'aperçois heureusement la fin de cet étai. Je hisse ma tête hors de ce trou. Quelle n'est pas ma surprise de voir s'ouvrir devant moi une salle si immense que même un ogre s'y perdrait. La douleur causée par l'exiguïté du passage s'estompe aussitôt face à ce spectacle. Je m'assois un moment sur un des blocs et éteins ma lampe... Soudain, insidieuse, une goutte d'eau tombe et s'infiltré par l'encolure de ma combinaison. Je tressaute et reprends mes esprits. Prudente, je décide de rebrousser chemin, sans parvenir à me cacher la déception de ne pas perpétuer cet instant. Arrivée à la base du puits, je me retourne une dernière fois, non pour voir si j'ai oublié quelque chose, mais pour contempler, pour graver cette virtuosité de la nature dans ma mémoire. Je commence à monter. A mi-chemin, une chauve-souris virevolte au-dessus de ma tête. Elle m'accompagne un instant dans mon ascension. Il ne me reste plus que quelques mètres avant de retrouver le monde extérieur qui déjà me désoriente. J'en ressors essoufflée, un peu triste, mais l'espoir d'une prochaine visite me revigore.

Marie-Hélène Oppliger ■



Questions à se poser

Comme les autres paroisses ou ministères qui se sont présentés dans cette rubrique, j'ai reçu carte blanche de la part la rédaction de *La Vie protestante*. Par la fonction que j'occupe, je suis une personne de référence pour les pasteurs, diacres et permanents laïcs qui œuvrent dans notre Eglise. Je profite de l'occasion qui m'est ainsi offerte de leur rendre hommage et d'inviter chacun à la réflexion.

Ils exercent un des plus beaux métiers. Elles rencontrent des personnes de tout âge, de toute condition. Ils sont chaque jour aux prises avec les convic-

tions comme avec les doutes, les leurs et ceux de leurs interlocuteurs. Elles écoutent, elles encouragent, elles pardonnent, elles bénissent. Ils enseignent, ils prêchent, ils envoient, ils disent adieu.

Tous agissent au plus près de leur conscience. Avec amour, persévérance et parfois lassitude.

Par ces quelques lignes, je leur dis merci. Et je demande à chacun de s'interroger: quel est mon regard, mon attente? Quelle image ai-je du ministre? En quoi serait-il parfait?

Nicolas Cochand ■

Ce que j'attends d'un ministre

«L'Eglise a pour vocation de faire connaître à chacun, en paroles et en actes, l'amour manifesté par Dieu en Jésus-Christ à l'égard de tous les hommes, sans distinction de races et de conditions.» «L'Eglise, fidèle au principe du sacerdoce universel, rappelle à tous ses membres leur responsabilité personnelle dans l'accomplissement de sa mission.»

C'est en ces termes que notre Constitution (art. 9 et 15) définit la mission de l'EREN et de ses membres. L'Eglise est porteuse d'un trésor qui ne lui appartient pas, qu'elle a reçu en partage, l'amour de Dieu pour tous les hommes. Par le baptême, j'ai part à ce trésor. Ma vocation de baptisé est d'en vivre, d'y puiser sans retenue, de m'en enrichir.

Je reçois ce trésor dans un vase d'argile. Pâte humaine sans cesse creusée, travaillée; œuvre des hommes, magnifique, dérisoire, douce et brutale, fière et parfois arrogante; forme de la nature, fragile et belle, imparfaite, périssable; je suis le réceptacle en qui Dieu a placé son trésor. Membre de l'Eglise, pasteur, et même pasteur des pasteurs, je reste terre de mission et de proclamation, champ où des labours successifs enterrent ce que j'avais découvert.

J'attends de ma pasteur, de ma diacre qu'elles m'adressent, à moi qui suis paroissien, une parole qui me révèle à moi-même, qui me restaure, qui me rappelle qu'il y a en moi quelque chose qui n'est pas de moi, que j'ai reçu et sans quoi, pourtant, je ne suis pleinement homme, être vivant et fils de Dieu.

L'Eglise est d'abord face à moi, pour moi. Mais dans le même mouvement, je suis incorporé, j'en deviens membre. C'est à travers moi que Dieu se tourne vers le monde. Je deviens Eglise pour d'autres. J'attends de ma diacre, de ma pasteur, mais aussi d'autres membres de ma paroisse qu'elles m'apprennent, qu'elles m'encouragent, qu'elles m'engagent à poser des signes dans ma vie quotidienne, à accomplir des gestes symbo-



liques de ce que je crois.

Pour entendre la Parole de Dieu, pour recevoir les signes de son amour, j'ai besoin des ministres, comme j'ai besoin d'eux pour devenir à mon tour parole et signe. Ils sont essentiels, mais ils ne sont pas l'Eglise. Les ministres ne sont pas nommés,



dans notre Constitution, au chapitre de la définition de l'Eglise, de ses membres et de sa mission. Ce n'est ni un hasard ni un oubli. L'Eglise existe là où l'Evangile est annoncé et vécu.

Les ministres sont nommés dans les chapitres dédiés à l'organisation de l'Eglise. Que la Parole soit proclamée, la cène célébrée, c'est l'essence de l'Eglise. Que des personnes soient appelées et reconnues pour se consacrer - être consacrées - à ces tâches est aussi dans la nature de l'Eglise. Mais qu'on les appelle pasteur et diacre, que cela prenne la forme de ministères professionnels, qu'il faille telle formation et tel titre pour y accéder est une affaire d'organisation. Cela peut changer en fonction des besoins et des possibilités.

La vraie question est de savoir de quoi l'Eglise a besoin pour accomplir sa mission, en paroles et en actes. Peut-être a-t-elle besoin de conseillers de vie, pour accueillir les femmes et les hommes désorientés par un environnement instable? Peut-elle

lui faudrait-il des maîtres du chant, pour exprimer sa foi en des cantiques nouveaux? Ou peut-être des démarcheurs, qui téléphoneraient aux gens pour leur demander pourquoi ils ne paient pas entièrement leur contribution ecclésiastique?

Et si nous avions des maîtres spirituels, qui nous aideraient à étancher notre soif de vie intérieure? Des artistes, pour renouveler les formes de notre message? Des prophètes pour nous réveiller?

Et si, et si... En réalité, nous avons déjà tout cela, et beaucoup d'autres encore. Il y a bien des trésors cachés dans notre Eglise. Piégés par notre ordinaire, nous ne savons les dévoiler. Je prie que la restructuration en cours nous secoue assez pour nous ouvrir les yeux.

D'ailleurs, je n'ai pas peur pour mon Eglise, au contraire. J'ai confiance. Je crois que Dieu lui donne ce dont elle a besoin, des dons et des personnes en abondance pour accomplir sa mission.

Le pasteur parfait

Le pasteur parfait a 29 ans et une grande expérience. Il a un désir brûlant de travailler avec les jeunes. Il sait aussi s'organiser pour consacrer la plus grande partie de son temps aux personnes âgées et aux fidèles. Il fait quinze visites par jour, et on peut toujours le joindre à son bureau quand on a besoin de lui. Il travaille de huit heures du matin à minuit. Il est aussi le concierge de l'église et des salles de paroisse.

Le pasteur parfait prêche exactement dix minutes. Il condamne le péché sous toutes ses formes, mais ne blesse personne. Il sait écouter toute opinion religieuse ou spirituelle, sans jamais marquer son désaccord ou entrer dans une confrontation d'idées toujours menaçante.

Le pasteur parfait se contente d'un salaire modeste. Il est bien habillé, il présente bien. Son visage sérieux est toujours éclairé d'un sourire. Il achète de bons livres pour toujours mieux exercer son ministère. Il pratique une large générosité. Il est secondé par son épouse et ses enfants, toujours heureux de participer à sa noble tâche.

Le pasteur parfait consacre 48 semaines par an à sa paroisse. Dans le temps qui lui reste, il ne manque pas de s'inscrire à des séminaires de formation continue pour rester performant dans son ministère. La question des vacances et des congés relevant du domaine privé, il évite de perturber le déroulement des séances du Conseil paroissial en y évoquant ces questions domestiques.

Le pasteur parfait a toujours du temps pour les commissions dans lesquelles on requiert, sinon son avis, du moins sa présence constructive. Il ne manque jamais une réunion, tout en sachant donner la priorité au travail auprès des distancés.

Le pasteur parfait sait qu'en Eglise, il n'y a pas de conflit de pouvoir. S'il lui arrivait d'en douter, il en parlera à ses supérieurs qui le rassureront. S'il

devait en douter une seconde fois, il sied qu'il se pose très sérieusement la question de l'authenticité de sa vocation.

D'après diverses sources.

Toute coïncidence avec des personnages existants ou des faits avérés ne saurait être que le fruit de l'imagination du lecteur.



Photos: P. Bohrer



Devenir diacre

Qu'est-ce qu'un diacre? Il y a sans doute autant de définitions que de ministères. Le diaconat fait preuve d'une diversité réjouissante. Non seulement il est bien vivant, mais il est destiné à se développer, car il répond à une double demande: celle des Eglises réformées, qui ont besoin de ministères diversifiés, et celle de personnes qui souhaitent s'engager au service de l'Eglise après avoir exercé dans un autre cadre professionnel.

Je me risque à dresser un portrait. Le ministère diaconal revêt aujourd'hui plusieurs formes. Les uns sont actifs dans le domaine de l'aumônerie, auprès des personnes âgées, dans les hôpitaux de soins physiques ou psychiatriques. Quelques-uns se consacrent à des situations spécifiques: aumônerie des malentendants, présence dans les institutions pour personnes handicapées. D'autres sont plutôt des animateurs, dans un domaine spécifique comme la mission ou dans une région pour stimuler la vie communautaire des paroisses et leur esprit de service. D'autres encore entrent en contact avec les marginaux et les personnes défavorisées. Certains se concentrent sur la catéchèse ou l'animation de jeunesse. D'autres, enfin, assument des tâches plus pastorales. J'ose encore en imaginer d'autres: diacre-journaliste; diacre-administrateur ou directeur d'institution; diacre-formateur d'adultes...

Un trait commun à tous est d'avoir pratiqué un autre métier avant de s'orienter vers une activité au sein de l'Eglise, en suivant la formation qui avait été mise en place par le Département romand des ministères diaconaux, puis en effectuant des stages.

Aujourd'hui, les responsables des ministères de Suisse romande proposent aux Eglises réformées d'opter résolument pour une formation diaconale en cours d'emploi. Il sera alors possible, après avoir acquis une formation théologique de base, de commencer une activité ecclésiale tout en se formant en même temps, comme c'est le cas dans un certain nombre de professions, notamment du domaine social. Le candidat au diaconat jouit d'une expérience professionnelle et personnelle qu'il peut mettre en valeur dans son nouveau cadre. Généralement, il est aussi riche

d'une large expérience ecclésiale.

L'EREN a besoin de diacres. Aujourd'hui, ils ont pratiquement disparu des paroisses, car rares sont celles qui peuvent mettre au concours un poste autre que pastoral. Les diacres occupent presque tous des postes régionaux ou cantonaux, spécialisés. Les regroupements prévus dans le processus *EREN 2003* offriront de nouvelles possibilités par le fait qu'on pourra voir à l'œuvre une pluralité, et donc une diversité de ministères au sein d'une même paroisse.



Les ministères de l'EREN en chiffres

Situation en octobre 2002

- 98 personnes en activité
- 51 personnes à plein temps
- 47 personnes à temps partiel
- 58 hommes
- 40 femmes
- 46 ans de moyenne d'âge
- 73 pasteurs
- 13 diacres
- 12 permanents laïcs
- 55 personnes à l'œuvre dans un poste paroissial
- 14 dans un poste régional (commun à plusieurs paroisses)
- 22 dans un poste cantonal
- 7 partageant leur temps entre une paroisse et un poste régional ou cantonal

Devinette

Quelle différence y a-t-il entre un prédicateur et un trolleybus?

Réponse:

-quand un trolley perd le fil, il s'arrête.



Canton | *Eglise ambulante*: satisfaction

Eglise Ambulante, action d'évangélisation œcuménique placée sous le patronage d'Open 02, dresse un premier bilan de ses activités dans le cadre d'Expo.02. Le 21 juin, un magnifique cortège formé de 600 à 700 chrétiens de tous bords s'est déplacé dans les rues de Neuchâtel, du Quai Osterwald à l'Esplanade de la Collégiale. C'était une véritable fête œcuménique qui a connu un grand succès. Nous avons pu entrer en contact avec de nombreux distancés de nos Eglises et des jeunes. Presque toutes les Eglises chrétiennes de Neuchâtel étaient représentées. Il y avait notam-

Une dernière journée est agendée le 12 octobre, de 9h à 22h, au Quai Osterwald et au Temple du Bas. Nous sommes très satisfaits du résultat des premières actions œcuméniques de ce type. Nous comptons aussi sur la générosité de tous pour mener à bien cette action dont le budget s'élève à plus de 12.000.- frs. Chaque contribution même minime est acceptée avec reconnaissance. Compte: Banque Cantonale Neuchâteloise: S.3516.40.52/ CCP: 20-136-4, mention: Eglise ambulante.

Guillaume Ndam ■



Fête de la Consécration

La cérémonie de consécration aura lieu le

**dimanche 27 octobre 2002, à 17 h30
au temple Farel à La Chaux-de-Fonds**

M^{me} Sylvane Auvinet
M^{me} Claire-Antoinette Steiner
seront consacrées au ministère pastoral

M^{me} Katia Demarle
M^{me} Elisabeth Reichen-Amsler
M^{me} Martine Robert
seront consacrées au ministère diaconal.

Les députés et les ministres de l'EREN
y sont convoqués.

Toutes les personnes intéressées
sont les bienvenues à ce culte de fête de l'EREN.

ment la présidente de la COTEC, Françoise Currat, la coordinatrice d'Open 02, Elisabeth Reichen, et de nombreux pasteurs et curés. Deux chaînes de télévision nous ont fait l'honneur de couvrir l'événement. Après un lâcher de plusieurs centaines de ballons, nous sommes redescendus de l'Esplanade avec des flambeaux sous le regard imposant de Guillaume Farel pour symboliser l'unité des chrétiens et surtout montrer que nous sommes porteurs de la Lumière de Jésus-Christ.

Le 23 juin, au Temple du Bas, nous avons vécu une grande soirée de spectacle musical et chorégraphique. Le groupe *Reverse*, d'Amsterdam, a fait transpirer les jeunes par son style moderne, et *Africa Group's a Cappella* nous a fait vibrer, ponctué de mimes et de chorégraphies.

Fête de consécration

Venez au temple Farel à La Chaux-de-Fonds le dimanche **27 octobre 2002**, à 17h30.

Venez nombreux pour entourer les nouvelles pasteures et diacres consacrées au ministère.

Venez exprimer votre reconnaissance!

Venez prier pour elles!

Les protestants réformés du canton sont conviés à participer à ce moment heureux pour toute l'Eglise et à vivre la fête dans un esprit de paix, de joie et de beauté!

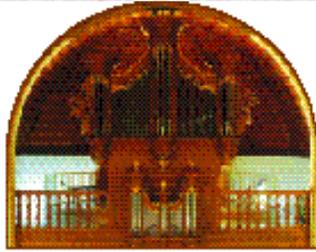


Couvet | Nouvelle publication d'Eric-André Klauser, professeur et historien

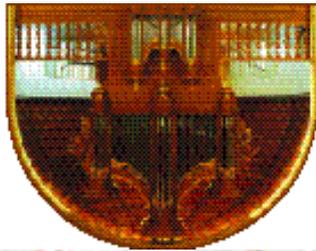
C'est une belle histoire, qui s'étend sur quatre siècles car le premier temple construit en 1658 et la paroisse érigée en 1706.

Mais pourquoi donc publier cette histoire maintenant, se demande-t-on fréquemment? Il y a trois bonnes raisons qui ont incité le Conseil de paroisse, en automne 2000, à promouvoir ce projet. Les voici:

- D'abord le prétexte du nouvel orgue, dont l'installation et l'harmonisation viennent d'être terminées. Evénement important qu'il s'agissait de consigner.
- Puis la disponibilité d'Eric-André Klauser, historien, auteur de nombreux ouvrages, établi à Fleurier, un enfant de Couvet qui, lorsque sollicité, offrit spontanément d'écrire bénévolement l'histoire de la paroisse et du temple de son enfance.
- Enfin, dernière raison et non la moindre, c'est que la votation imminente sur le projet *EREN 2003* pourrait bien mettre un point final à l'histoire de la paroisse de Couvet puisqu'il est prévu que celle-ci se fonde dans une grande paroisse du Val-de-Travers.



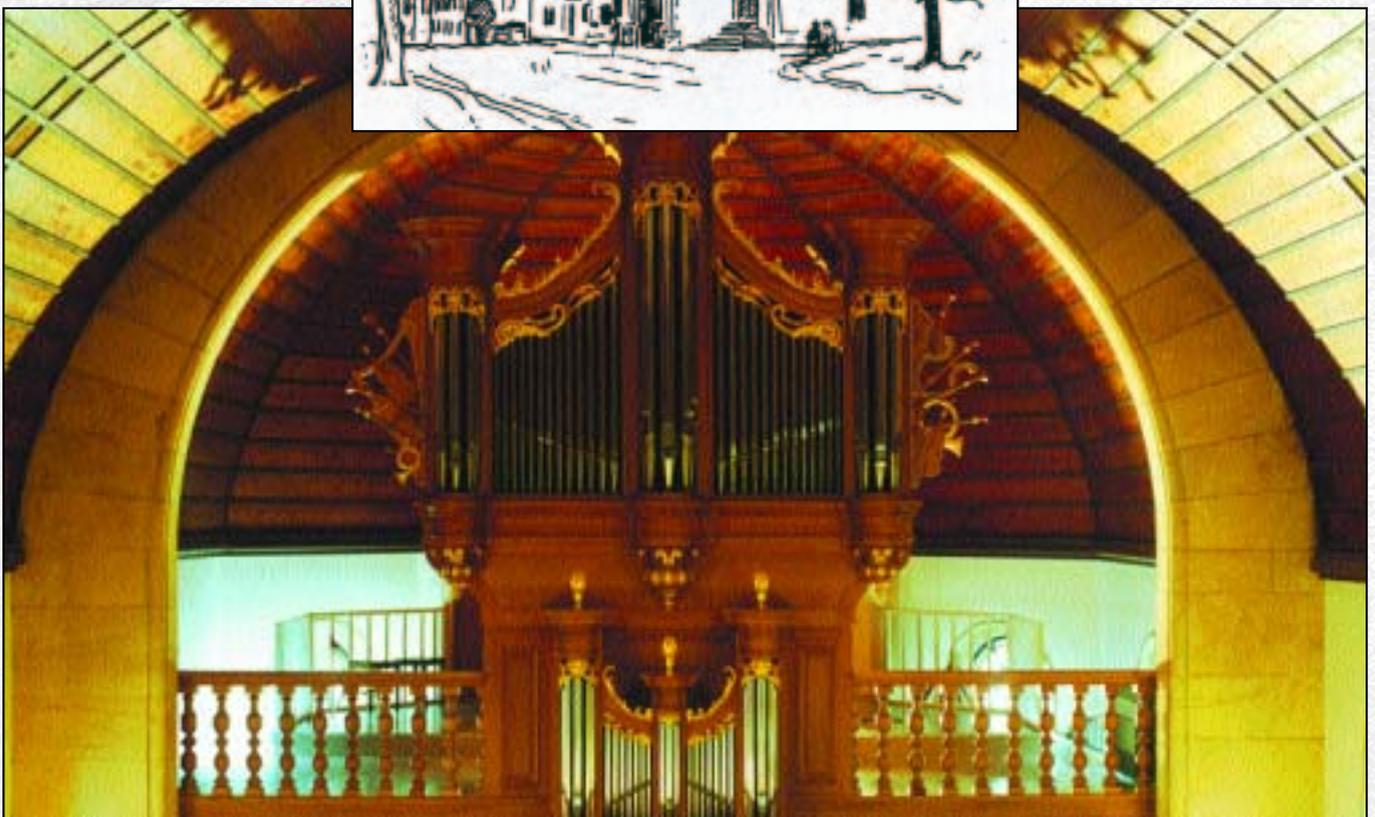
Histoire de la Paroisse et du Temple de Couvet



L'ouvrage paraîtra le 25 octobre, jour de l'automne de Couvet. Il comprendra près de 120 pages et de nombreuses illustrations dont plusieurs en couleur. On peut y souscrire, au téléphone (032 863 17 50 ou 032 863 34 24), pour le prix de 20 francs, jusqu'au 20 octobre.

Grâce à une quarantaine de donateurs, le financement de l'ouvrage a été rapidement assuré. N'est-ce pas un beau point final pour une belle histoire?

Bernard Jeanneret ■





Fil rouge de la catéchèse: bientôt une réalité?

Même si la catéchèse est un processus qui s'étend à toute la vie, la Commission d'Education chrétienne s'est attelée depuis bientôt deux ans au travail d'élaboration d'un fil rouge de la catéchèse pour notre Eglise, de l'enfance à l'adolescence. De quoi s'agit-il?

Le fil rouge a pour but de définir une ligne catéchétique et un programme cadre pour notre Eglise, qui laissent assez de place aux paroisses pour vivre leurs spécificités, qui encouragent leur créativité et favorisent la circulation des idées et des programmes. Il marque une direction et se veut être un repère permettant une négociation entre les échelons synodal et paroissial en matière de catéchèse.

La Commission s'est attachée au sens de la catéchèse. Dans une période de désocialisation religieuse et de curiosité tous azimuts, la catéchèse veut faire découvrir aux enfants et aux adolescents la pertinence, dans leur existence, du message révélé par l'Evangile. Par des impulsions, des interpellations, des éléments de culture et des questionnements, elle va:

- donner la possibilité à chaque individu de se construire une identité spirituelle par des choix, des réponses et de nouvelles questions;
- faire découvrir et inventer différentes formes de vie de prière et d'expression de la confiance et s'ouvrir à la beauté de la vie;
- créer des occasions de se reconnaître aimés par le Dieu révélé en Jésus-Christ;
- préparer les enfants et adolescents à vivre pleinement leur vie d'hommes et de femmes dans notre société pour aller à la rencontre de l'autre dans ses différences;
- permettre, par une meilleure compréhension de soi, de sa tradition et de sa culture, de respecter activement les autres convictions, confessions, traditions et cultures, et en retour d'enrichir leur propre existence.

Une bonne catéchèse permettra aux enfants et adolescents de construire l'Eglise qui leur est indispensable pour vivre, risquer et dialoguer leur foi aujourd'hui.

La Commission s'est penchée sur les objectifs généraux du fil rouge :

- offrir une progression cohérente dans le processus catéchétique de la petite enfance à l'aumônerie de jeunesse;

- offrir aux paroisses du canton un programme;
- présenter une image publique claire et permettre une adaptation aux situations locales à l'intérieur d'un cadre.

La Commission est convaincue que l'utilisation du fil rouge va notamment :

- permettre à tout enfant ou adolescent qui change de paroisse de retrouver un programme compatible avec celui qu'il a déjà suivi; éviter les contradictions ou les redites; harmoniser le nombre d'années de catéchisme, etc.;
- promouvoir les services du Centre œcuménique de catéchèse et les offres de formation auprès des catéchètes;
- encourager l'échange d'expériences et d'informations entre catéchètes.

La Commission s'est penchée sur les méthodes pédagogiques pour chacune des tranches d'âges, de l'éveil à la foi au catéchisme, du processus de la découverte à la méthode indirecte en passant par la mémorisation, la réflexion, le jeu, le chant, la prière, l'enseignement, l'expérimentation et la recherche personnelle. Les méthodes sont variées et s'adressent à chaque âge en particulier, car on ne fait pas de la catéchèse de la même manière avec un petit enfant et un adolescent; les moyens pédagogiques et didactiques sont différents et prennent en compte le développement psychologique et spirituel de l'enfant.

La Commission fait aussi des propositions pratiques qui devront être débattues: elle propose un catéchisme d'adolescents d'une année, elle pose la question de la confirmation et la fête du catéchisme.

La Commission a fait circuler le document du fil rouge dans le but de le confronter à des avis extérieurs. De cette phase de consultation, elle va sortir un document définitif qu'elle soumettra au Synode en accord avec le Conseil synodal.

Le conseiller synodal responsable du Département de l'Education chrétienne remercie la Commission pour son travail, un travail de fond qui permettra un débat fructueux dans notre Eglise et donnera à celle-ci un cadre pour son travail de catéchèse.

Au nom du Conseil synodal:
Christian Miaz ■

Assemblée générale de l'Eglise: projet EREN 2003 - Votation

La votation sur le projet EREN 2003 aura lieu du mercredi 6 au dimanche 10 novembre (12h) dans votre paroisse, par scrutin. Vous vous prononcerez sur les adaptations de la Constitution nécessaires à la réalisation du projet EREN 2003. La majorité simple des

paroisses et l'accord de 66% des votants est nécessaire à la mise en route du processus EREN 2003. La Vie Protestante qui paraîtra à fin octobre vous donnera des informations sur les lieux et les heures d'ouverture des scrutins dans votre paroisse.



eren03

Précisions

Certaines allégations faites par M. Roland Némitz dans le «Courrier des lecteurs» de la VP du mois de septembre nous amènent à préciser ce qui suit:

- La raison d'être essentielle d'EREN 2003 n'est pas de nature financière: il s'agit avant tout d'assurer la poursuite même de la mission de l'EREN en facilitant le fonctionnement d'une Eglise qui repose largement sur le bénévolat et qui donne des signes d'essoufflement qu'on ne peut ignorer.
- Les comptes 2001 mentionnent expressément que le montant de 438'001,95 francs provenant de la vente d'un immeuble auquel il fait allusion a été intégralement versé au Fonds de roulement. Ce montant n'a par conséquent pas servi à «compenser» quelque déficit que ce soit, mais a bien été mis en réserve.
- Si le déficit figurant au budget 2002 n'est plus que de 79'000.- fr., alors que celui du budget 2001 s'élevait encore à 897'000.- fr., c'est grâce, justement, à l'adaptation de la contribution de l'Etat.

Nous rappellerons de surcroît qu'autant la Commission des finances que le Synode ont constaté que les dépenses de l'Eglise étaient maîtrisées. Les affirmations de M. Roland Némitz à ce sujet sont donc inexactes.

Au nom du Conseil synodal:

Philippe Ribaux, responsable du Département des finances ■

Histoires de chiffons

Tout d'abord, merci au Comité de rédaction de la VP pour son dossier intéressant. Toutefois j'aimerais revenir sur une affirmation de Laurent Borel tirée de son article «Quand l'unité fait la force». Le rédacteur dit: «Difficile d'imaginer qu'un officier, par exemple soit aisément en mesure de commander en étant privé de son argument vestimentaire».

Cette affirmation est totalement fautive et relève plus d'un fantasme que d'une observation de la réalité. Il vaut la peine d'évoquer brièvement l'évolution de la mode militaire en Suisse, ces dernières années. Il y a une vingtaine d'années encore, l'on voyait déambuler des officiers, en tenue de sortie taillée dans un tissu fin et coiffés d'une casquette arborant généreusement leurs galons dorés. On les reconnaissait de loin. Le soldat, en comparaison, faisait pâle figure, revêtu de son éternelle veste verte en feutre épais et coiffé de son bonnet de police taillé dans le même tissu, le plus souvent relevé «sur soif»! Ceci dit, cette différence vestimentaire n'était aussi flagrante qu'en sortie ou en désignation, donc dans une situation où les officiers n'étaient plus censés commander qui que ce soit! Laurent Borel semble ignorer que dans le cadre d'un engagement militaire fictif ou réel, soldats et officiers portent, depuis belle lurette, la même tenue d'assaut. Seul un petit insigne indique le grade des intéressés. Sans même être myope et en plein jour, il faut littéralement se casser le nez sur son interlocuteur pour parvenir à décrypter un petit grade métallique de 3 cm fixé sur son col! Donc pas besoin de mettre un chapeau de chef indien ou d'user d'un quelconque argument vestimentaire comme le prétend Laurent Borel pour exercer un commandement dans l'armée.

Même cette distinction «tenue fine - gros feutre vert», en sortie, est révoquée depuis plusieurs années: tenue fine pour tout le monde, bérêts sans insigne de grade. Ne restent que les épaulettes pour distinguer le grade des intéressés.

Bien sûr, Laurent Borel a tout à fait le droit de ne pas s'intéresser aux dernières nouveautés de Lacoste et encore moins à la mode militaire! Mais quand on se lance dans une analyse, il vaut la peine d'éviter les clichés éculés. Pourtant la tentation est grande: Comment parler d'uniforme sans lancer au passage, une petite pointe contre l'armée? Ça fait toujours bien! C'est aussi une question de mode... idéologique, en l'occurrence.

Pierre Wyss, Saignelégier ■

Sans phrases



Monique Vust
conseillère synodale

Une colère récente?

- Et récidivante! Contre ceux qui utilisent une position d'autorité à leur propre avantage.

L'autre métier que vous auriez aimé exercer?

- Ebéniste. Pour tenir un objet fini, et parce que le bois est un élément vivant.

Le personnage avec qui vous passeriez volontiers une soirée?

- Paul de Tarse, peut-être... Mais en plusieurs soirées s'il parle aussi bien qu'il écrit.

Un projet fou que vous souhaitez réaliser?

- Apprendre à parler couramment l'allemand; ce n'est pas très «fou», mais je ne trouve pas le temps de m'y adonner.

Ce que vous détestez par-dessus tout?

- Le mépris.

Qu'est-ce qui est important?

- La paix intérieure.

Qu'est-ce qui vous fait douter?

- La capacité des humains à détruire et à se détruire.

Votre recette «magique» quand tout va mal?

- Exhumer ce qui va bien, travailler au jardin ou écouter une messe de Mozart.

Trois mots que vous voudriez dire à Dieu?

- Merci pour la liberté, mais était-ce bien raisonnable d'en donner autant?

Si vous étiez un péché?

- C'est assez difficile de prendre le pardon vraiment au sérieux pour ne pas se représenter soi-même comme un péché...

Votre principal trait masculin?

- La méfiance face à l'émotion.

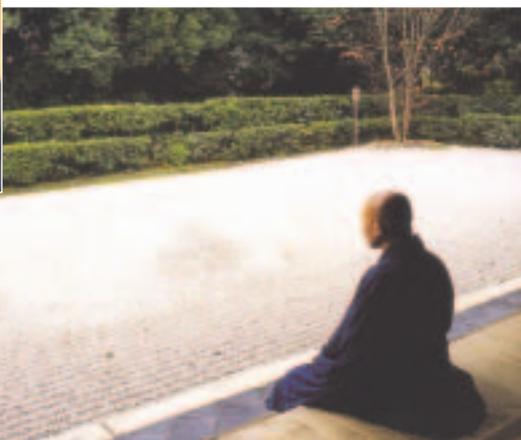


c'est nouveau

«LANGAGE» UNIVERSEL

C'est désormais une heureuse habitude: avec l'automne paraît le fameux *Calendrier interreligieux*, produit conjointement par l'Association *Enbiro*, la Fondation *Education et Développement*, et la *Plate-forme Interreligieuse*. Le thème retenu cette année (2002-2003) est: *Gestes et Paroles - L'humanité en prière*. Cette septième édition du Calendrier, à l'esthétique toujours aussi recherchée,

rappelle combien la prière est un élément de base de la pratique des religions sous toutes les latitudes, en même temps qu'elle dépasse largement les traditions religieuses. Elle constitue un des actes fondamentaux de l'être humain pour exprimer ses sentiments, ses besoins, ses



tourments face aux épreuves et aux grandes questions que ne manque pas de



lui poser la vie.

A noter, c'est également une tradition, que ledit *Calendrier*

est complété par un dossier pédagogique contenant une quantité de documents permettant de «creuser» le sujet, notamment avec des enfants. Il est en outre accompagné, pour la troisième fois, d'un portfolio qui rassemble les images mises en illustration de chaque mois, sous forme de magnifiques cartes en couleur (format A5), faisant écho à un fascicule riche en informations. Intéressé(e)? Le tout est disponible au Centre œcuménique de catéchèse, Vieux-Châtel 4, Neuchâtel. Tél. 032 724 52 80. Ne manquez pas de vous y référer: c'est intelligent, pas «sectaire» ni «prosélytiste» pour un sou, et fort bien documenté.

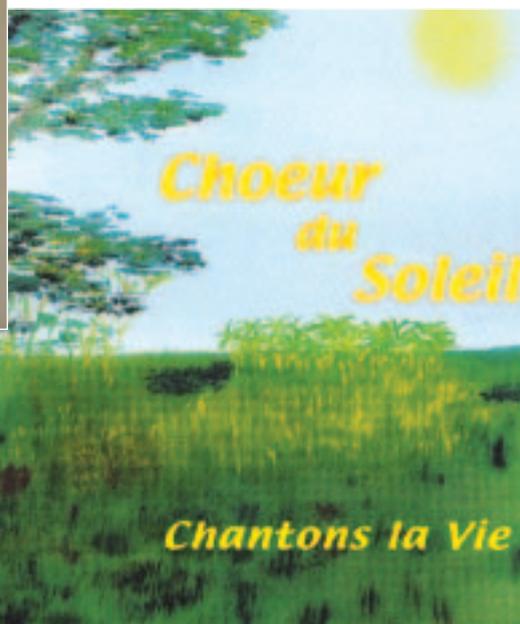
L. BO.

(EN)CHANTONS LA VIE!

De son Cameroun natal, Daniel Mabongo, pasteur à La Chaux-de-Fonds (L'Abeille) et à la *Présence Afrique chrétienne* (PAC), a conservé, notamment, la jovialité, le sens de l'accueil et une propension au rire. Avec, peut-être par-dessus tout, une envie de mettre de la musique dans les différents actes et moments de la vie. Celle-ci lui vient comme le désir - le besoin? - de boire, de manger, de respirer... Il est tombé dedans, l'ami Daniel, dès sa plus tendre enfance: dans son pays, sa famille, elle fait partie du quotidien. Là-bas, on chante pour dire qu'on aime, qu'on est heureux, qu'on est triste aussi. On chante pour remercier, pour rendre grâce, pour espérer. Sans grand artifice: simplement en tapant dans ses mains, et en laissant s'exprimer ce qui naît du cœur. Pas d'école ni de leçons: là-bas toujours, le rythme se découvre en apprenant à marcher, l'art de la mélodie s'acquiert à l'oreille, en se laissant bercer par la culture ambiante. C'est ainsi que Daniel Mabongo n'a pas fréquenté de conservatoire, qu'il ne joue d'aucun instrument



et qu'il ne maîtrise pas les subtilités du solfège. Mais il chante et compose: «*Ma musique est plus intuitive qu'académique, plus émotionnelle qu'intellectuelle... Hormis les paroles, je ne mets rien sur papier. Je démarre, et les autres me suivent.*» Même lorsqu'il ne fait que parler, sa voix s'emplit d'un mélange





de charme et de sensualité. Pour peu, il se mettrait à danser.

Logique dès lors qu'il fasse intervenir la musique dans son ministère: à L'Abeille, il a constitué un groupe de gospel; à la PAC, il est à la tête du «Chœur du soleil». Avec lequel, outre le fait d'animer des mariages, des fêtes - «On nous appelle des quatre coins du canton. Et il nous arrive de devoir refuser des «engagements», faute de disponibilité...» -, il vient d'enregistrer un CD. Qui réunit une quin-

zaine de ses créations, dont certaines en lingala (langue du Zaïre), publiées sous le titre: «*Chantons la vie*». Des morceaux dépouillés, accompagnés de maracas - «*Si d'autres instrumentistes sont intéressés à se joindre à nous, nous les accueillerons avec plaisir!*» -, qui se veulent autant de messages de soutien, de foi, de vie. Pour commandes (25.- frs/l'unité): tél. 032 913 66 85.

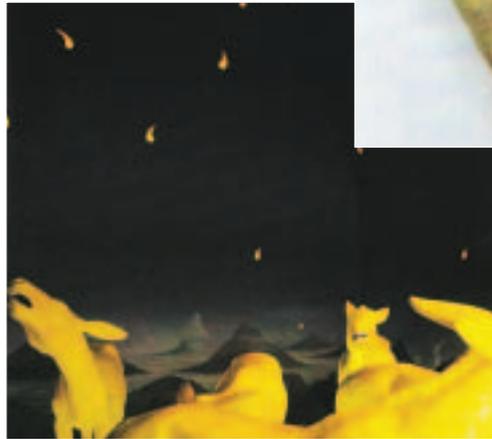
L. BO.

NOUS Y ÉTIIONS: LA PREUVE!

Encore quelques battements d'ailes, et l'ange aura fini de passer. Le 20 octobre prochain, EXPO.02 fermera définitivement ses portes, et notre être céleste achèvera son périple de cinq mois au bord du Lac de Morat.

Fallait-il que la contribution des Eglises à l'Exposition nationale, remarquable à plus d'un titre, sombre du jour au lendemain dans le seul souvenir? Fallait-il que l'ange s'évapore sans laisser de traces? Nous répondons, sans l'ombre d'un doute, par la négative. Il aurait en effet été infiniment regrettable qu'aucun témoignage tangible ne vienne prolonger l'événement. Et ce, pour au moins deux raisons. Premièrement, parce qu'«*Un ange passe*» apporte la preuve - pas si évidente que cela auparavant - que des Eglises (au nombre de quatorze en l'occurrence), de sensibilités différentes, peuvent travailler main dans la main, et que la foi, dans la multitude de formes qu'elle est susceptible de prendre, sait ne pas être facteur de divisions irréversibles. Deuxièmement, parce qu'à travers l'évocation de sujets spirituels qu'elles ont livrée, les méditations ainsi engendrées, les Eglises, par l'originalité de leurs messages, ont montré qu'elles constituaient des interlocutrices, des références à part entière pour une société qui ne sait pas trop où elle va, mais qui y va très vite!

Les Eglises, avec leurs questions existentielles, leur quête de sens, sont donc là, et bien là! «*Un ange passe*» atteste de cette présence, et un livre, paru récemment aux Editions *Labor et Fides*, vient certifier et l'empreinte et la pertinence dudit Ange. En quelque 300 pages, et presque



autant de photos, il offre un regard mêlant soucis esthétiques et de reportage, ponctué de brefs commentaires induisant la réflexion, sur chacun des sept ciels proposés aux visiteurs, ainsi qu'un éclairage sur l'ensemble de la démarche. «*Un ange passe*» - c'est le titre de l'ouvrage: une pièce à conviction(s)!

L. BO.



EREN 2003 - Eglises de maison: quels enjeux?

Avec *EREN 2003*, les habitudes des membres de l'Eglise changeront. Ils pourront voir plus large et plus varié. Dans les lieux de vie (paroisses actuelles), ils se joindront à la communauté qu'ils apprécient pour le culte et certaines activités particulières (repas communautaires, ventes...). Pour d'autres activités (études bibliques, formations diverses, loisirs...), ils profiteront des offres de la nouvelle paroisse, plus étendue, qui pourra accroître et diversifier les possibilités au gré des demandes et des compétences qui se manifesteront.

Les Eglises de maison trouveront-elles leur place dans cette nouvelle façon de vivre en Eglise? Seront-elles encore nécessaires si la paroisse offre une plus large palette d'activités et de sensibilités? La réponse est évidemment: oui! Quand le champ des possibilités d'activités, de rencontres s'accroît, le besoin d'un lieu de sécurité s'affirme aussi. Un petit groupe de personnes que l'on connaît, qui nous connaissent, à qui nous pouvons parler sans masque, qui savent nos difficultés, avec qui nous pouvons approfondir notre foi, prend d'autant plus de valeur. Pour pouvoir vivre librement dans un ensemble plus large, il faut aussi pouvoir ouvrir librement son cœur, partager quelque chose de sa vie spirituelle au risque de la confrontation dans un cadre de confiance et de familiarité.

Multiplier les Eglises de maison, créer de nouveaux groupes et renforcer ceux qui existent, c'est aussi, peut-être, une des conditions pour que le projet *EREN 2003* réussisse et soit fécond.

Monique Vust, conseillère synodale ■

Perspectives

Les Eglises de maison - dont le contenu est à géométrie variable, puisque lié à des vécus locaux très diversifiés - demeurent une des richesses de notre Eglise, et donc de la vie de nos paroisses. En cette période de grands changements, pour ne pas dire de bouleversement et de révolution pour notre Eglise, le petit groupe de travail qui avait élaboré le programme de la deuxième journée cantonale des Eglises de maison - annulée au dernier moment faute de participant(e)s en nombre suffisant - réfléchit à la suite à donner et à l'offre à proposer pour l'avenir.



Photos: P. Bohner



Sans avoir la perspective de vouloir distribuer un label de qualité «Eglise de maison *EREN*», il s'agit bien de savoir de quoi ont besoin les nombreuses Eglises de maison qui vivent et partagent leur foi chacune avec ses spécificités, son rythme, ses objectifs...

Maintenir un lien institutionnel entre elles? Créer une

dynamique capable de les ouvrir toujours davantage aux distancés de l'Eglise? Former de manière ciblée pour l'animation? Partager les expériences tant positives que plus difficiles des unes et des autres? Voilà un peu l'échantillon des questions que l'on peut se poser dans une vision d'avenir «pour favoriser l'émergence d'Eglises de maison, de groupes de partage ou d'échanges» selon les termes d'une résolution votée en décembre 1996 par notre Synode dans le cadre du processus «Vers un nouvel élan de vie».

La petite équipe qui réfléchit à tout cela envisage une nouvelle journée cantonale au printemps 2004, une fois les structures d'*EREN 2003* mises en place, si l'Assemblée d'Eglise en décide ainsi, cet automne vraisemblablement. Nous sommes convaincus que les Eglises de maison existantes, comme toutes celles que nous souhaitons voir éclore, sont une richesse pour notre Eglise, et participent à sa mission en partageant sous cette forme la foi qui l'anime et la fait vivre.

Que toutes celles et tous ceux qui ont des suggestions n'hésitent pas à prendre contact avec le soussigné, répondant cantonal, qui est également disponible pour rencontrer toute personne ou groupe intéressés.

Gérard Berney ■

Témoignage d'une participante

L'Eglise de maison que je fréquente au Locle se réunit six fois par an en soirée. Cela nécessite donc une certaine régularité dans sa fréquentation. Malgré tout, ce groupe varie assez dans sa composition d'une fois à l'autre, ce qui est intéressant du point de vue de l'échange. Nous commençons la soirée par la prière. Nous pouvons librement, si nous en sentons le besoin, demander un nouveau temps de prière. Pouvoir mettre en pratique la prière ensemble est, et doit être, le but de l'Eglise de maison... C'est en tout cas mon besoin.

Se recevoir les uns les autres dans nos foyers respectifs est aussi important, car cela permet de mieux faire connaissance. Créer des liens plus vrais avec les frères et sœurs que nous côtoyons tout au long de l'année sans vraiment les connaître, avoir des partages plus personnels avec notre pasteur qui mène les discussions et les débats: cela fait la richesse de l'Eglise de maison.

Lors de notre dernière rencontre de la saison, nous nous sommes réunis à six pour préparer un culte au mois de juin. Le livre de l'Ecclésiaste ayant été choisi lors de la soirée précédente, nous avons fait un genre d'étude biblique, et avons alors pu décider ensemble, dans les grandes lignes, du contenu de ce culte. Sans oublier que tout n'est que poursuite du vent, notre rencontre a été égrenée de quelques fous rires bien indispensables par les temps qui courent, sachant que «rien n'est nouveau sous le soleil».

Annick Poyard-Leroy ■



Pour que vive l'espoir

Le dialogue interreligieux, s'il part d'intentions louables, peine à produire des effets qui dépassent les déclarations de fraternité. Seule exception à cette relative stérilité en terre neuchâteloise: une prière pour la paix organisée en juin 98.

Aujourd'hui, un comité s'est constitué pour tenter de donner un prolongement «tangible» aux échanges verbaux. Il a, en la date symbolique du 11 septembre dernier, lancé un appel, par-

rainé par la conseillère fédérale Ruth Dreifuss, dans le but de mobiliser les forces de notre canton afin que les différences entre religions ne s'apparentent plus à des fossés irrémédiablement diviseurs. Le public est appelé à signer, et faire signer, jusqu'au 11 novembre prochain, ledit appel (formulaires disponibles au Centre du Louverain, 2206 Les Geneveys-sur-Coffrane, et à: www.louverain.ch/). Un point sur les projets préconisés sera effectué le 11 septembre 2003.

Message de la Conseillère fédérale Ruth DREIFUSS

«I do not want my house to be walled in on all sides and my windows to be stuffed. I want the culture of all the lands to be blown about my house as freely as possible. But I refuse to be blown off my feet by any.» («Je ne veux pas que ma maison soit murée de tous les côtés ni que mes fenêtres soient closes. Je veux que la culture de tous les pays puisse souffler autour de ma maison, aussi librement que possible. Mais je refuse d'être déraciné par quoi que ce soit»).

C'est ainsi que Mahatma Gandhi dépeint son rapport avec le monde, avec les cultures du monde et sa propre identité. Il est difficile de trouver plus belle image que celle des vents qui aiment à souffler dans nos maisons. Venant de partout, ils témoignent de la diversité et de la richesse qui existent dans le monde. Cette diversité et cette richesse, nous pouvons y contribuer et en profiter. Il suffit de laisser les vents circuler aussi librement que possible. Et les vents qui surgissent chez nous, de nos montagnes, s'en vont souffler dans le monde, dans les maisons des autres. Mais

aucun vent, et aucune tornade, ne doit nous déstabiliser, nous ébranler, voire nous déraciner au point de nous faire douter de notre propre identité.

L'image de Gandhi, que j'aime à utiliser, s'applique parfaitement, me semble-t-il, à l'effort des initiateurs et initiateurices de la plate-forme de dialogue entre les religions et les cultures, créée autour du centre de rencontre du Louverain, dans

un canton qui a toujours su valoriser les apports culturels des migrants. Il est vrai que, dans notre pays, la coexistence de différentes cultures est un fait historique. Et le phénomène s'est amplifié au fil du temps. Les nouveaux flux migratoires du Sud et de l'Est nous placent devant des défis toujours plus grands que nous devons, comme bien d'autres pays, relever en faisant preuve de créativité et de souplesse. Il ne faut pas oublier que, parmi les cultures de notre pays - dans le sens où une religion est une culture -, l'Islam vient en troisième position.

L'inauguration de cette plate-forme, nouveau lieu de dialogue entre cultures et religions, a été fixée à une date qui ne doit rien au hasard. Elle rappelle les attentats terroristes perpétrés aux Etats-Unis ainsi que la guerre menée par ce pays contre l'Afghanistan en réaction aux attentats.

La tendance à classer les individus en deux catégories, les «bons» et les «méchants», à confronter les cultures et les religions, à polariser les idées, à opposer la «culture occidentale» à l'«Islam» ne cesse de se renforcer. Notre monde a donc plus que

jamais
besoin



de plates-

formes comme celle du

Louverain qui, par une approche différenciée, s'engage activement en faveur de la tolérance et de la paix.

Je tiens à féliciter vivement les initiateurs et initiateurices de cette plate-forme. Puisse le Louverain être un lieu d'ouverture, de respect mutuel et de dignité où le vent qui souffle au Val-de-Ruz pénètre et anime les esprits qui s'y rencontrent sans pour autant les bouleverser ou effacer ce qui leur est propre.

Ruth Dreifuss ■

Appel du 11 septembre

Pour que le 11 septembre 2002 soit un jour d'espoir, nous appelons :

- Chaque habitant-e du canton de Neuchâtel à rencontrer les croyant-e-s des différentes religions.
- Les communautés religieuses du canton de Neuchâtel à créer une plate-forme d'échanges et de rencontres.
- Les médias du canton de Neuchâtel à rappeler et à expliquer les fêtes des différentes communautés religieuses.
- Les autorités politiques du canton de Neuchâtel à permettre à chacun d'être enterré selon les rites de sa religion, à créer un enseignement des religions dans les écoles.

Nadia KARMOUS,
directrice de l'Institut Culturel Musulman;
John AMOS;

Olivier BAUER, théologien;
Joël PINTO, pasteur;

Pierre de SALIS, directeur du centre du Louverain ■

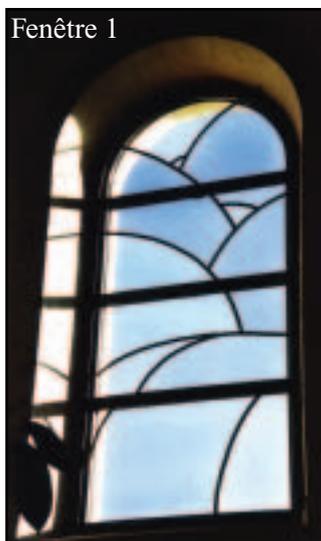


Le verre et la lumière: un cheminement (III)

Troisième et dernière étape de notre découverte des vitraux en terre neuchâteloise: Dombresson. Où, depuis la reconstruction du temple, après l'incendie de 1994, l'idée de créer des vitraux a longtemps occupé l'esprit du peintre Aloys Perregaux. Comment et pourquoi - démarche ô combien originale - les a-t-il conçus dans des verres blancs délicatement teintés? L'artiste explique.

Le temple rénové est beau, sobre; il émane de son architecture une remarquable harmonie et une lumière chaude, que les boiseries contribuent à créer. Il convenait de concevoir des vitraux d'une couleur qui ne vienne pas déranger cette harmonie. Le temple est transition entre le monde extérieur et le monde intérieur. Franchir le seuil, c'est entrer dans un monde en soi, espace de méditation, de réflexion. On doit se sentir «comme dans un œuf», légèrement, subtilement isolé du monde extérieur.

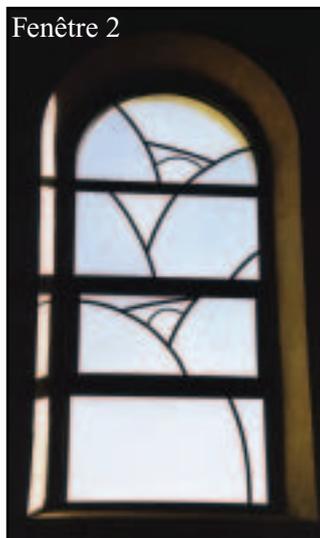
Imaginer des vitraux qui contribuent à créer cet espace de méditation a été ma préoccupation. Des vitraux faits de sobriété, de simplicité, en accord avec le lieu. Mais de quelle tonalité colorée?...



La couleur

Dans un premier temps, et tout naturellement, j'ai essayé de concevoir des vitraux de couleurs, mais je butais sur un problème: aucune harmonie colorée ne convenait pour ce temple. En observant la lumière de l'édifice m'est venue une certitude: il ne faut pas de couleurs pour ces vitraux. La solution, ce sont des verres blancs, teintés. A vrai dire, j'ai été surpris moi-même par cette idée. Il m'a fallu plusieurs semaines de réflexion avant de me rendre à l'évidence que cette option était juste.

Les verres blancs teintés sont subtilement structurés, inégaux, vivants; ils conservent la lumière dans sa totalité, maintiennent la présence de la nature extérieure tout en faisant un léger écran. Avec eux, le temple conserve son homogénéité, et son esthétique n'est pas bousculée.



Les plombs

L'accent est donné aux rythmes dessinés par des plombs épais, privilégiant les courbes, la rondeur. J'ai voulu éviter la rigidité par des lignes souples, vivantes.

Le dessin

Au cours de nombreuses séances de dessin, j'ai cherché à créer une dynamique particulière pour chaque vitrail. Je travaillais chaque dessin jusqu'à ce qu'apparaisse l'idée dans sa force et sa simplicité, jusqu'à ce qu'un sens significatif se dégage.



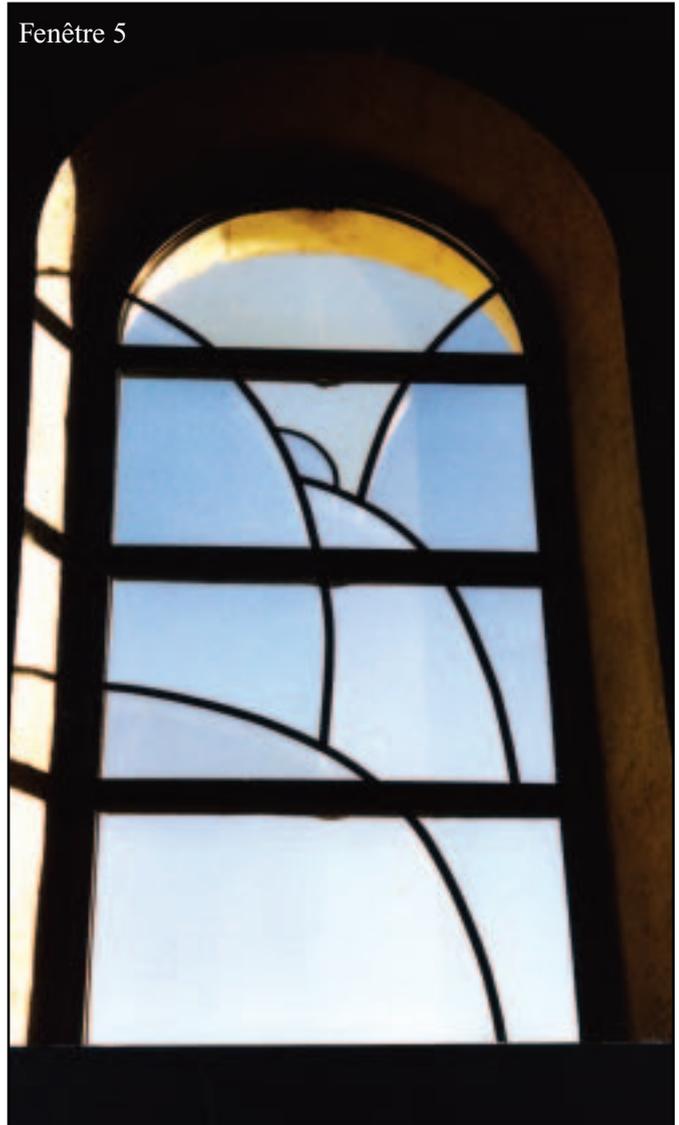
Photos: A. Perregaux



Fenêtre 4



Fenêtre 5



Parfois, devant une esquisse, je me disais: «*Il se passe quelque chose là-dedans. Il y a un sens. Essaie de le dévoiler.*» Et, à force de travailler la ligne, le rythme, les espaces, les «vides», il arrivait qu'une idée formelle se dégage. Je poussais alors jusqu'à l'épure la plus simple.

Mes travaux ont été soumis au souci de composer un ensemble cohérent, présentant une unité stylistique.

Les thèmes

Une idée par fenêtre: ce sont des métaphores de nos propres mouvements intérieurs.

Au sud, de la fenêtre 1 à la fenêtre 5 se dégage une progression qui illustre notre propre cheminement, nos difficultés aussi dans nos interrogations fondamentales, nos aspirations.

- Fenêtre 1: c'est le chemin, la montée vers un but qu'on ne distingue pas, d'accession difficile. La première marche déjà est très haute, et le but est lointain, inaccessible.

Fenêtre 6



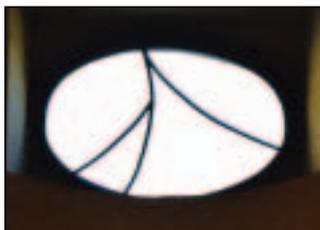
- Fenêtre 2: des ponts aident notre progression. Symbolisme clair: ce sont les personnes qui nous aident, nous font passer d'un versant à l'autre. On passe des précipices; peu à peu, on s'élève.

- Fenêtre 3: c'est la fin de notre cheminement, la fin de la gorge, le passage qui débouche sur l'ouverture. Comme dans les Gorges du Seyon, on tourne, on s'approche. Soudain, c'est le dernier virage et...

- Fenêtre 4: c'est la libération, l'élévation. Après l'effort, on est libéré. Les forces ascendantes en nous s'expriment. Et réponse...

- Fenêtre 5: c'est la source d'eau vive, mouvement bienfaisant, qui vient d'en haut et nous abreuve.

- Fenêtre 6: dolmens et voûtes. Dans un espace à part, dans la petite chapelle, j'ai voulu rappeler que notre culte a son origine dans la nuit des temps (symbolisée par les dolmens sur lesquels reposent nos voûtes actuelles). C'est l'image



des fondements de la religion et son évolution jusqu'à aujourd'hui.

Fenêtres du chœur

Dans le chœur, partie centrale, métaphore, encore une fois, de nos mouvements intérieurs:

- pour le vitrail de gauche: croissance, pré-floraison;
- pour celui de droite: bourgeonnement, éclosion.

C'est l'image de l'élan vital, mouvement ascendant qui nous pousse à vivre et nous porte vers le haut; c'est la force de vie qui nous habite et nous travaille.

Œils-de-bœuf

A l'élan vital exprimé par les deux vitraux du chœur répond la grâce qui vient

d'en-haut. Pour l'exprimer, les «oculi» conviennent parfaitement. Leur situation centrale, en haut du chœur, est idéale.

Fenêtres nord

J'ai là eu envie d'exprimer l'interrogation fondamentale face au cosmos:

- à gauche, l'infiniment grand (selon le savant français Teilhard de Chardin, l'expansion de l'univers pourrait avoir la forme d'une coquille d'escargot);
- à droite, l'infiniment petit.

Ces deux fenêtres, face au cimetière, parlent de la vie et de la mort. C'est à la fois l'interrogation devant ce qui nous dépasse, et c'est aussi le mouvement

de notre vie: nous naissons, grandissons et... c'est le retour dans le sein de l'infini. Evolution et expansion d'une part, involution, intériorisation d'autre part. Ce sont les grands rythmes bipolaires de la vie. Images qui portent à s'élever vers le spirituel et, comme l'écrit l'historien d'art Georges Duby, «à entrevoir l'ordre caché de l'univers».

Réalisation des vitraux

La remarquable réalisation des vitraux est due au maître verrier Michel Eltschinger, de Villars-sur-Glâne, et à la serrurerie de Luc Rouiller, maîtrise fédérale, de Cernier.

Il est à noter enfin que cette belle réalisation a pu être menée à chef grâce à l'appui, l'empathie du pasteur Tom Livernois, et à l'accueil chaleureux du Conseil paroissial ainsi que des délégués des Conseils communaux de Dombresson, Villiers et Le Pâquier, dont j'ai apprécié l'ouverture d'esprit face à la nouveauté du projet.



Aloys Perregaux ■

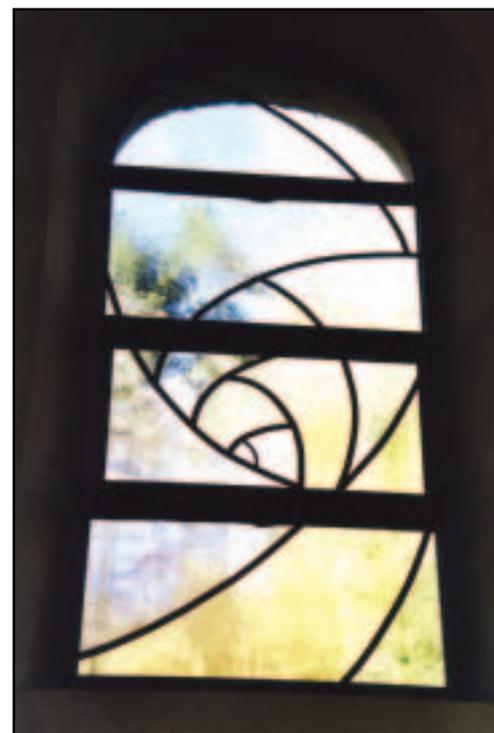


Pages parrainées par:



Vitraux
M. Eltschinger
Dalle de verre
Verre antique

1752 Villars-sur-Glâne
Route de Matran 4
Tél.: 026 402 62 46



Création à Neuchâtel de deux pièces de théâtre «spirituelles»

Quand **doutes** et **certitudes** se conjuguent

Le Centre culturel neuchâtelois (CCN) organise régulièrement des mois thématiques. Ses responsables ont dans ce cadre programmé, pour les semaines à venir, d'aborder le sujet de la foi. Deux pièces seront ainsi jouées à plusieurs reprises dans l'enceinte du CCN: *Reste avec nous*, inspirée d'un texte d'Henri Guillemin, et *Le sourire du cosmos*, écrite par Nicolas Brügger.

Théâtre et foi ont-ils quelque chose à «se dire», à s'apporter? Réflexion à ce sujet en compagnie de deux des acteurs présents dans les œuvres sus-mentionnées: Frédérique Nardin et Guy Labarraque. Interview croisée.

Vie protestante: Quel est le sujet véritable des pièces que vous répétez: Dieu, la condition humaine, les interrogations fondamentales? Ou autre chose?...

Frédérique Nardin: *C'est la confrontation du doute et de la foi, c'est l'hommage d'une femme athée à une croyante. Et c'est aussi le star-système et ses fausses notes... S'agissant de la forme, tout est dit, chanté, dansé, érucité sans repos, sur fond de consommation d'alcool et de médi-*

c'était une pauvre et misérable créature se tordant sous le pied qui l'écrase; c'était un grand cri de douleur. Et qui sait? Aux yeux de celui qui voit tout, c'était peut-être une prière...»

Guy Labarraque: *Un homme qui raconte ce qu'il a vu, qui témoigne de sa foi et qui la communique intéresse au plus haut point le pasteur que je suis, moi qui ai en charge justement de dire quelque chose de Dieu. Est-ce que*



Photos: L. Borel

caments, de publicités en tout genre, de masques et de faux-semblants. C'est le jeu féroce d'une femme vigoureuse qui prend les choses à revers, avec ironie et dérision.

Guy Labarraque: *De mon côté, un homme raconte les derniers instants de la vie de Jésus et sa résurrection. Ce qui est dès lors mis en scène, c'est l'archétype du croyant tiraillé entre confiance et doute. De condition modeste, le narrateur emploie un langage simple mais pas simpliste. La prose de Guillemin est celle de ses prestations à la télévision, lorsqu'il racontait avec passion la vie de personnages illustres.*

Vie protestante: Quel est votre intérêt pour la pièce que vous jouez? Et, en écho, celui que vous portez aux notions de foi, de spiritualité?

Frédérique Nardin: *Je trouve important de raconter des gens qui sont sur le ballant, qui oscillent entre foi aveugle et doute implacable. De dire le manque de foi qui fait paniquer et l'avalanche de certitudes béates qui fausse la donne. A ce propos, j'aime beaucoup Alfred de Musset quand il écrit: «Lorsqu'un athée, tirant sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxysme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes;*

j'y parviens? Rien n'est moins sûr! A chaque fois, le défi est à relever à nouveau, à chaque fois il faut tout donner pour que le message passe. Cette expérience est au cœur de la vie de foi.

Vie protestante: Foi et théâtre ont-ils les moyens de s'enrichir mutuellement, de dialoguer, de partager?

Frédérique Nardin: *Tout forme un tout! Et tout enrichit tout! La foi et le théâtre autant que la gastronomie, les mathématiques ou la botanique...*

Guy Labarraque: *Foi et théâtre impliquent une mise en scène. Pour le théâtre, c'est évident! On sait que les acteurs jouent un rôle, et qu'ils différencient leur personnage de qui ils sont. Encore que la distance entre les deux est parfois ténue...*

En matière de foi, on a du mal à l'admettre, mais il y a aussi une mise en scène: c'est la liturgie. Et quelque part, le pasteur joue un rôle. Il incarne une fonction que toutes les civilisations connaissent, une fonction «sacerdotale» sur laquelle se greffent beaucoup d'attentes. Il n'obéit pas toujours à l'image que ses paroissiens voudraient qu'il soit. Il vit là aussi une tension entre le rôle qu'il doit jouer et qui il est. Il est, à mon sens, moins maître de cette distance que l'acteur, et c'est l'énorme difficulté de sa condition.



Vie protestante: Quel(s) est/ sont le(s) but(s) des pièces que vous jouez? Autrement dit, que souhaitez-vous inspirer chez le spectateur?

Frédérique Nardin: *L'objectif, c'est d'émouvoir les spectateurs, de les étonner, de les faire sourire, de les interroger, de les irriter en les acculant à des réflexions peu confortables. De leur montrer comment une femme, qui assiste à un désastre, n'abdique pas. J'aimerais qu'en sortant, ils soient un peu «autres», et que cet état se prolonge assez pour qu'ils puissent accomplir un truc qu'ils n'auraient jamais pensé pouvoir faire: une déclaration d'amour, claquer une porte, un acte rebelle...*

Guy Labarraque: *J'espère susciter des questions, en l'occurrence à propos de la foi en Jésus. Croire en un Dieu qui meurt et qui ressuscite: cela tient-il de la raison ou de la folie? J'aime quand le spectateur peut se demander s'il est en train d'assurer un discours ou s'il cherche à se rassurer par un discours... Quel est l'espace pour le doute, le silence, l'absence dans un discours de foi? Cette pièce de Guillemin est au cœur de ce débat.*

Vie protestante: En quoi la foi, ou ce qui tourne autour d'elle, constitue-t-elle un thème particulier à jouer au théâtre?

quitter un monde, celui des béquilles, des anti-sèches, de tout ce que l'on met sur sa route pour ne pas être pris en défaut. Entrer sur scène, c'est mourir à soi-même pour revivre, pour ressusciter. C'est très angoissant et pourtant fondamentalement attirant.

Vie protestante: Faut-il avoir la foi, en être imprégné, pour être véritablement dans le rôle?

Frédérique Nardin: *Non! Je fais du théâtre pour raconter des histoires, pas pour tenter de convaincre un auditoire. Il faut surtout avoir la foi en son travail, en la force d'une création, en celle du jeu, en ses collaborateurs, en la devise qui veut que «le théâtre est nécessaire aux gens puisqu'il parle de gens à des gens».*

Guy Labarraque: *Si c'est la foi en Dieu, absolument pas! Je me demande même si les rôles de «convaincus» ne sont pas mieux tenus par des non-croyants... Les croyants ont peut-être plus de scrupules à tout mettre à plat, et se limitent par une armada de règles et d'interdits.*

Vie protestante: En quoi les personnages que vous interprétez vous ressemblent-ils?

Frédérique Nardin: *Juste par le fait que je leur prête ma*



Photos: L. Borel

Frédérique Nardin: *Au théâtre, on peut parler de tout. Alors pourquoi pas de la foi? Même s'il importe de faire preuve, dans ce cas précis, de délicatesse en évitant tout prosélytisme.*

Guy Labarraque: *Elle n'est pas particulière! Mais faire du théâtre est un acte spirituel! Je m'explique: entrer sur scène sans filet, sans rien si ce n'est le texte à jouer, c'est*

personne et mon souffle pour jouer leur histoire. J'essaie de créer des personnages, de découvrir leur vie, de leur donner corps: ils ne disent pas forcément ce que je pense. Je suis en visite chez eux le temps d'une aventure.

Guy Labarraque: *Un pasteur a des zones d'ombre, des doutes, une face «terriblement» humaine. Mon personnage dans la pièce traduit la complexité même du croyant dans ses contradictions; il me permet d'exprimer une globalité de la personne: c'est fondamental! Il faudrait, à ce propos, beaucoup plus de mises en scène dans l'Eglise, de cadres au sein desquels on pourrait se dire dans nos contradictions sans pour autant fragiliser les autres.*

Vie protestante: En quoi ces mêmes personnages vous parlent-ils? Quelles réalités, quelles questions mettent-ils en évidence, et quelles réponses offrent-ils?

Frédérique Nardin: *Ils posent des questions importantes. Comment prendre en compte la réalité (que ce soit une carrière ratée ou une amie qui se suicide), comment s'adapter à cette réalité pour pouvoir survivre en accord avec soi-même et avec le monde qui nous*



entoure sans (se) mentir?... Ces deux personnages n'offrent pas de réponses à proprement parler. Leur attitude de vie est réponse: sans réflexion préalable, l'une se désespère et perd pied, tandis que l'autre hurle de rage et se bat.

Guy Labarraque: Ils ne donnent aucune réponse. Peut-être permettent-ils aux spectateurs ou aux croyants de passer d'une question à une autre. Passer d'une question à une autre est une dynamique typiquement pascale. Regardez le rideau qui se lève, ou écoutez les trois coups avant que ne commence le spectacle: vous passez d'un monde à un autre, d'une question à une autre sans que vous sachiez ce qui vous attend. Un peu comme les femmes au tombeau: «Les femmes se disaient entre elles: qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau? Et levant les yeux, elles voient que la pierre est roulée; or elle était très grande» (Mc 16, 3-4).

Propos recueillis par Laurent Borel ■



Photo: P.-W. Henry

Reste avec nous

Sujet: Dans une auberge, un homme, Elias Achim, raconte les derniers instants de la vie de Jésus ainsi que sa résurrection. Entre certitude et doute, la foi de cet homme interpelle le spectateur à propos de sa propre croyance: s'exprime-t-elle en un propos qui consolide l'authenticité d'une vie, ou en un alignement de mots, certes cohérents, mais «théoriques»?...

Auteur: Henri Guillemin

Mise en scène: Henry Falik

Acteurs: Guy Labarraque et Henry Falik

Durée du spectacle: Environ une heure

Représentations: Du 2 octobre au 6 octobre au CCN; reprise le 20 octobre, dans le cadre du culte de clôture OPEN.02/ EXPO.02, au Temple du Bas



Le sourire du cosmos

Sujet: Katarina, cosmonaute russe, apprend la «disparition» de son amie belge, nonne dominicaine, chanteuse à ses heures. Sa pensée se vrille sur elle-même: s'amorce alors une spirale fulgurante de réflexions et d'émotions. Katarina entame un voyage dans l'espace, le temps, ailleurs. Elle tente de comprendre comment cette religieuse, à la destinée cinq étoiles, a bien pu se casser le nez. Un moment suspendu entre l'ici et l'au-delà, une réflexion sans réponse sur la foi.

Dramaturgie et mise en scène:

Nicolas Brugger

Actrice:

Frédérique Nardin

Durée du spectacle:

Environ une heure

Représentations:

Du 24 octobre au 3 novembre, au CCN



Le père, le fils et le très sain esprit des frères Dardenne

Avec *Le Fils*, les cinéastes belges Jean-Pierre et Luc Dardenne poursuivent obstinément leur travail de démasquage du réel. Pour la plus grande émotion du spectateur!

La relation entre père et fils hante l'œuvre cinématographique des frères Dardenne (voir notre encadré)... Olivier (Olivier Gourmet) est un maître menuisier qui forme des jeunes délinquants dans le cadre d'un programme de réinsertion... Arrive un «nouveau», nommé Francis (Morgan Marinne), dont les deux cinéastes, à dessein, ne nous révèlent pas le visage pendant près de vingt minutes. A observer le comportement d'Olivier, le spectateur est tout près de croire qu'il s'agit d'un fils «retrouvé». Partant, les Dardenne donnent un sérieux tour d'écrou à leur récit en révélant un impensable, mais tout aussi logique rebondissement... Francis, à l'âge de 11 ans, a tué le fils d'Olivier!

La vengeance ou le pardon

Dans un univers professionnel où les gestes se doivent d'être d'une exactitude absolue, les réalisateurs confrontent le spectateur à une relation ambiguë, opaque, irrésolue, où les protagonistes s'efforcent de conserver la distance «qui sauve», de contenir leurs émotions. Caméra à l'épaule, les Dardenne captent avec une acuité terrible la mission de transmission désormais impossible d'Olivier. Déchiré entre le désir de vengeance et la possibilité morale du pardon, ce dernier est animé de pensées contradictoires, qui l'empêchent d'agir dans un sens ou un autre - créant une tension insoutenable qui culmine dans la scène extraordinaire du match de baby-foot où Francis et Olivier s'affrontent symboliquement.

A chacun son approche

A mille lieux d'un humanisme compassé ou angélique, les deux frangins cinéastes se refusent à trancher, à nous dispenser une quelconque leçon édifiante... D'ailleurs, ils s'y sont toujours refusés! Confronté au mystère de la complexité de l'âme humaine, le spectateur est renvoyé à lui-même, à sa propre et «pauvre» réflexion. C'est en cela que le cinéma des Dardenne est véritablement «sain d'esprit». Tour à tour bourru, fragile, affolé ou distant, Olivier Gourmet,

acteur fétiche des auteurs de *Rosetta*, fait merveille dans son rôle de «père». Son Prix d'interprétation masculine au dernier Festival de Cannes n'était donc en rien volé!

Vincent Adatte ■

La méthode «Dardenne»

Jean-Pierre et Luc Dardenne ont passé leur adolescence dans la banlieue industrielle de Bruxelles. Marqués par cette expérience, ils abordent le cinéma en tournant des documentaires socialement engagés, des portraits d'ouvriers anonymes qui, un jour, ont eu le courage de dire non au système, à l'exploitation. En 1996, ils s'attirent les faveurs de la critique internationale avec leur troisième long-métrage de fiction. *La promesse* raconte la (lente) prise de conscience d'un fils confronté à la monstruosité de son père (déjà interprété par Olivier Gourmet) qui s'adonne au trafic d'immigrés clandestins. Trois ans plus tard, ils décrochent la Palme d'or du Festival de Cannes 1999 avec *Rosetta* où la quête obstinée d'un travail donne matière à un chef-d'œuvre d'une terrible âpreté. Sur le tournage de *Le Fils*, les deux frères ont maintenu leur méthode de travail habituelle. En alternance, l'un met en scène sur le plateau, dirige le comédien, tandis que l'autre va se «cacher» derrière le moniteur de contrôle et observe ce qui se tourne. Chaque prise fait ensuite l'objet d'une discussion où les Dardenne échangent leurs impressions, avant de décider de la refaire ou non. (V. A.)



Média(t)titude

Il n'est pas pénalement répréhensible de qualifier les chambres à gaz nazies de «détail de l'histoire». Ainsi en a décidé le juge d'instruction chargé de statuer sur certains récents propos radiophoniques du chef de la police biennoise, Jürg Scherrer. Ces propos, selon le juge, étaient suffisamment vagues pour ne pas violer la loi!... Une question s'impose dès lors: y a-t-il un seul élément de l'histoire qui ne soit pas un détail?...

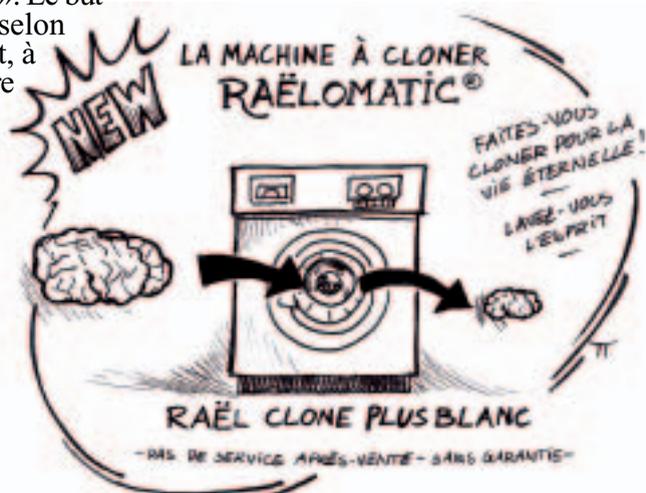
La Suisse est presque au-dessus de tout soupçon! Notre pays, avec une note de 8,5 sur 10, arrive en effet, selon une enquête tout ce qu'il y a de plus sérieux, au douzième rang mondial des pays les moins corrompus. Quelques efforts en matière de protection juridique, d'attribution de permis et de secret bancaire, et nous pourrions faire notre entrée dans le «top ten». On se réjouit de voir ça...

Aux grands maux, les grands remèdes! Pour répondre aux divers scandales de pédophilie qui ont «secoué» le clergé américain, un évêque catholique de Californie a décidé de faire installer des glaces transparentes dans tous les confessionaux de son diocèse. Si ça, ce n'est pas prendre le taureau par les cornes...

Soucieux de ménager les minorités ethniques et religieuses anglaises, Scotland Yard vient de décider que les 28'000 bobbies londoniens ne seront plus obligés de porter l'insigne en forme de croix chrétienne sur leur casque. «*God doesn't save the Queen any more...*».

Après le piège et le dîner ad hoc, voici qu'un créateur américain de jeux vidéo vient - volontairement? - de concevoir la «pub à cons». Il a pour ce faire promis 10'000 dollars à la première famille dont le bébé naîtrait le 1er septembre et qu'elle prénommerait Turok. Ce charmant vocable est (aussi) le titre du nouveau jeu phare (de combat!) de la société éditrice. A quand des jardins d'enfants grouillant de petits Imac, Adidas ou autres Ovomaltine?

La secte Raël fait désormais dans le clonage humain - rassurant, non? Une société affiliée à ladite secte vient de mettre en vente la première «machine à cloner». Le but de la démarche, selon ses initiateurs, est, à terme, de permettre à l'humanité d'atteindre la vie éternelle - rien que cela! De nombreux scientifiques doutent du sérieux de l'opération: sont-ils les seuls?...



Paradisique



Courageusement, l'organiste vedette de la Collégiale publie un pamphlet «anti-EREN 2003» dans La VP... genevoise. Le trône du roi-telet de la colline du château semble se fissurer et sa Jérusalem quasi céleste est «ébranlée par la restructuration». Que craint donc l'illustre musicien pour mêler ainsi mépris et mauvaise foi, pour cracher sur les activités nouvelles de l'Eglise et sur les gens qui tentent de les promouvoir? Comme souvent dans l'Eglise, la chute du paradis est associée à une découverte de la diversité: eh oui, l'EREN ne se résume pas aux cultes, encore moins à ceux de la Collégiale. Ce qui apparaît comme «confusion et mélange», «perte d'identité», c'est aussi une ouverture au monde et aux publics qui se reconnaissent parfois difficilement dans les activités traditionnelles de nos paroisses vieillissantes. Et si la découverte de la diversité, loin d'être une dissolution, était la musique d'avenir de l'Eglise?



Infernal

Les anges gardiens de l'aviation civile occidentale font du zèle. «Grâce» à eux, depuis peu, les aéroports américains, arguant du fait qu'aucune imitation d'arme ne peut monter à bord d'un appareil, interdisent les GI Joe, modestes jouets de plastique pour enfants, «coupables» d'être dotés d'un pistolet de... 2,5 centimètres de long! Mieux: une jeune mère, américaine elle aussi, qui transportait trois biberons du lait de son propre sein, a été sommée de boire, devant les autres passagers, à chaque tétine, histoire de prouver qu'elle n'embarquait pas de... liquide dangereux! Enfin, un évêque anglais de l'Eglise catholique chrétienne a, pour sa part, été purement et simplement refoulé, son bâton pastoral étant assimilé à une sérieuse «menace». Les ailes du délire pourraient conduire en enfer!



TÉMOIGNAGES D'UN PÉRIPLÉ INTÉRIEUR



Quand vous le croisez dans la rue, sans même que vous lui parliez, vous ne pouvez douter que le photographe neuchâtelois Eric Gentil est un doux. Un doux qui porte bien son patronyme, un doux au regard tout à la fois incisif, attentif et respectueux. Un regard aimant, probablement un peu rêveur; un regard curieux, certes, mais nullement inquisiteur ou agressif. Et un jour, par la grâce de l'édition, il vous est donné de voir ce qui imprègne ce regard délicatement observateur. Eric Gentil vient en effet de publier un petit ouvrage qui distille un aperçu de sa démarche créatrice actuelle.

Aucune photo, et à plus forte raison pas un travail sur un thème déterminé, n'est le produit du hasard. Son auteur peut, consciemment, ignorer pourquoi il a été «appelé» à faire telle ou telle image: une clef explicative existe cependant forcément. Qui actionne une ou plusieurs portes ouvrant sur des champs intérieurs qui (f)ont sens, résonance, raison d'être dans la vie, la trajectoire de la personne qui de la sorte se révèle. Eric Gentil, lui, photographie des murs, en relief desquels tags et végétations s'achevèrent au gré d'un mariage subtilement insolite. Le résultat est beau, délicieusement beau. Au point de vous imposer un mutisme nécessaire à une patiente ingestion.

Mais il convient de ne pas en rester là, de dépasser la simple perception au premier degré, de goûter à la substance de fond de cette esthétique. Car Gentil dit davantage qu'une recherche exclusivement plastique. Ses images ont une âme et parlent à l'âme. Elaborées dans une minutieuse lenteur, fruit d'une contemplation mûrement entreprise, elles recèlent une dimension spirituelle - quelque chose de très zen - qui leur confère une portée universelle. Pas de spectaculaire, d'extravagant; pas de volonté de provoquer ou de choquer: l'infini se vit autant dans le petit que dans le grand... Gentil, en mettant en scène la confrontation du spray, leste, stylisé, impulsif, et de la flore, lascive, intuitive, nous renvoie à notre condition fondamentale: ces deux éléments figurent en effet le faire et l'être, l'artificiel et le naturel, le corps et l'esprit, le cri et le silence, l'ambition de maîtriser et la capacité de laisser devenir qui cohabitent en nous. Parfois - souvent - de façon disharmonieuse, voire déchirante. Gentil est en quête, en marche vers: ils nous donnent des signes de ce voyage. Il est des photos que l'on admire, d'autres qui nous interpellent: les siennes sont de celles que l'on aurait aimé faire.

Laurent Borel ■

Eric Gentil,

Écritures-photographies,
Ed. Acatos, 2002



Il y a les livres dont on achève la lecture par un point d'exclamation: positif ou négatif, selon que l'on aura aimé ou au contraire détesté leur contenu. Il y a ceux que l'on clôt par un point, final. Mis là pour signifier que l'on est content d'être arrivé au bout, qu'il n'en aurait pas fallu davantage, bref, qu'on s'est donné de la peine pour les lire dans leur intégralité. Il en est certains qui laissent un goût de points de suspension, indiquant qu'un certain temps est requis pour dissiper le flou entourant les sentiments qu'ils engendrent. Et puis, plus rares, il reste ceux qui vous inspirent un point d'interrogation parce que vous ne savez pas trop à quoi riment les pages que

l'on vous a servies. C'est en partie le cas du dernier ouvrage de la Vaudoise Sylviane Roche, un recueil de brèves histoires rassemblées à l'enseigne de: *L'amour et autres contes*.

Sylviane Roche le prouve dans quelques-unes de ses nouvelles (*Maroussia va à l'école*, par exemple): elle sait écrire. Elle possède le talent d'exiger des mots plus qu'ils ne seraient tentés de dire par eux-mêmes. Mais quelle mouche l'a donc piquée de publier des récits d'amour tous plus «fleur bleue» les uns que les autres? Certains de ces «contes psychologiques» ont paru dans un magazine, preuve que ce qui «passe» dans la presse divertissante n'est pas forcément à la hauteur d'un bouquin appelé à avoir de la substance. La femme jalouse, celle qui réalise qu'elle s'est trompée d'homme, et j'en passe, n'auraient pas dû quitter leurs colonnes initiales. Elles alimentent des textes ébauchés mais sans plus, privés d'âme et de profondeur. Des textes «tout chou» certes, mais si tout chou

qu'ils en deviennent un peu «coin-coin». C'est dommage! Pas besoin d'enfoncer davantage le clou. Ne nous attardons donc guère sur ce faux pas - qui saurait prétendre qu'il/ elle n'en a jamais commis? Oublions cette parenthèse d'égarement, et redevenons sérieux. A défaut de pouvoir, selon la formule, effacer et recommencer, reprenez, Madame Roche! Et racontez-nous d'autres histoires, mais de «vraies» et bonnes histoires, cette fois!

Laurent Borel ■

Sylviane Roche,

L'amour et autres contes,
Ed. Bernard Campiche, 2002

ON OUBLIE...

Page parrainée par:

MÉDITER DIRIGER PRIER ÉDIFIER

RÉFLÉCHIR AIMER UNIR ESPÉRER

BÉNIR ILLUSTRER PRECHER LIRE

PAYOT
LIBRAIRE



Ces salaires qu'il convient de compléter...

Nous désirons aujourd'hui attirer votre attention sur les conditions de travail d'une frange non négligeable de la population, qui travaille certes, mais qui est «contrainte», étant donné son modeste revenu, de faire appel aux services de l'aide sociale de sa commune de domicile. Nous faisons allusion ici à toutes les personnes concernées par le travail précaire, le travail incertain et peu rémunéré. Un travail payé parfois guère plus de 17 francs de l'heure (vacances et 13^e salaire compris); «monsieur tout le monde» ne peut que difficilement espé-



*Qui gagne quoi?
Difficile de savoir en Suisse...*

rer vivre décemment avec un tel revenu. Heureusement, la loi cantonale sur l'aide sociale (LASoc), entrée en vigueur en 1997, permet de compléter ces revenus. Le calcul est effectué en fonction de normes spécifiques, qui prennent en considération la situation et les charges familiales, augmentées du «bonus» de Fr. 250.- par mois, afin de compenser les frais engendrés par une activité lucrative.

Avec un revenu si modeste, il serait légitime de penser qu'il ne vaut pas vraiment la peine de travailler huit heures (ou plus) par jour pour ne toucher «que» le minimum vital! Mais un tel raisonnement ne tiendrait pas compte du fait que ce genre de travail existe et que, bien que précaire, il permet une activité professionnelle. Heureusement, grâce à l'évolution constante du marché du travail, nous observons que cette situation très fragile et incertaine se révèle n'être souvent que temporaire.

A ce constat, et outre l'aspect financier, il s'avère néanmoins utile de préciser qu'un emploi, quel qu'il soit, permet non seulement de maintenir le lien au monde du travail, à son intégration et à son marché, mais surtout, de garantir des contacts sociaux.

Dans notre société, l'activité professionnelle fait partie intégrante de l'identité de chaque individu, et en être privé procure souvent un sentiment de non appartenance, voire de marginalité et mène parfois à l'exclusion.

Animés du souci de ne pas cautionner le travail dit «précaire», nous serions heureux de constater qu'un pays industrialisé, un pays «riche» tel que le nôtre, est en mesure, au moins, d'assurer à ses employés et à leur famille, un revenu décent et suffisant pour vivre, leur évitant ainsi de devoir avoir recours à un complément d'aide sociale.

Cristina Arcieri-Torchia ■

Et moi alors?

Si vous avez un doute ou si vous pensez que vos revenus n'atteignent pas le minimum vital, n'hésitez pas à contacter le Centre social protestant (CSP), nous examinerons avec vous votre situation personnelle. Sachez encore qu'il n'existe pas de minimum vital fixe, mais que ce dernier dépend de la taille du ménage, du montant du loyer, etc.

Pour prendre rendez-vous, voici nos coordonnées:

- à Neuchâtel: Rue des Parcs 11, tél: 032 725 11 55
- à La Chaux-de-Fonds: Temple-Allemand 23, tél. 032 968 37 31

Chronique assurée en collaboration avec le



Calver et Luthin



Ils ont dit ou écrit A propos de ce qui est caché...

- «Faut-il peindre ce qu'il y a sur un visage? Ce qu'il y a dans un visage? Ou ce qui se cache derrière un visage?», **Pablo Picasso**, peintre espagnol.
- «Ce qui embellit le désert, c'est qu'il cache un puits quelque part...», **Antoine de Saint-Exupéry**, écrivain et aviateur français.
- «Le moi profond reste le meilleur des masques antirides», **Marcel Proust**, écrivain français.
- «Et après tout, qu'est-ce qu'un mensonge? La vérité sous le masque... », **Lord Byron**, poète anglais.
- «Ce qu'il y a de beau dans un mystère, c'est le secret qu'il contient et non la vérité qu'il cache», **Eric-Emmanuel Schmitt**, écrivain français.
- «En apparence, la vie n'a aucun sens, et pourtant, il est impossible qu'il n'y en ait pas un!», **Albert Einstein**, physicien américain.
- «Si vous voulez tout savoir sur Andy Warhol, vous n'avez qu'à regarder la surface de mes peintures, de mes films, de moi. Me voilà. Il n'y a rien dessous!», **Andy Warhol**, peintre et cinéaste américain.
- «Toutes les religions sont fausses par la surface qui est le dogme, et vraies par le fond qui est Dieu», **Victor Hugo**, écrivain et poète français.
- «Si l'on jugeait les choses sur les apparences, personne n'aurait jamais voulu manger un oursin», **Marcel Pagnol**, écrivain et cinéaste français.
- «Aimer une personne pour son apparence, c'est comme aimer un livre pour sa reliure», **Laure Conan**, femme de lettres québécoise.
- «En l'homme qui est vautré depuis trente ans sur le canapé avec sa bouteille de bière se cache peut-être un immortel génie...», **Michaël Krüger**, écrivain allemand.
- «Le mensonge, comme l'huile, flotte à la surface de la vérité», **Henryk Sienkiewicz**, romancier polonais.



Photo: P. Bohrer

IAB/P.P.
2001 Neuchâtel

POSTCODE 1

Chgt d'adresses + retours:
EREN, case 223 I, 2001 Neuchâtel
(sauf La Chaux-de-Fonds)

Ces chiffres qui interpellent

- **215 milliards de francs!** C'est, en gros, la dette cumulée de la Confédération, des cantons et des communes. Cela équivaut à plus de 30'000 francs par Helvète. Dans la série: faites ce qu'on dit mais pas ce qu'on fait...
- **108**, c'est le nombre d'enlèvements internationaux d'enfants enregistrés l'an dernier en Suisse. C'est surtout cinq fois plus que douze mois auparavant.
- **16,5 millions de francs**, c'est ce que devront payer annuellement nos caisses-maladie pour rembourser la distribution d'héroïne sous prescription médicale. Cette prestation concerne quelque 1130 patients.